

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France... Un an, 33 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
Étranger... Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
Ca s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR D'EXCELSIOR
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

LE DUC D'ALBE A L'ARMÉE DU GÉNÉRAL GOURAUD



La mission espagnole actuellement à Paris a pour président le duc d'Albe (+), qui, retenu à l'étranger, n'a pu arriver dans notre capitale en même temps que ses collègues. Il y a peu de temps, le duc fit un séjour en France, au cours duquel il visita le front dentel, et fut reçu, en Champagne, par le général Gouraud, avec lequel on le voit ici échangeant une cordiale poignée de mains.

Phénomène Toubib et Pépère

Ce sont les trois bêtes familières de la maison, et toutes les trois ont leur personnalité bien définie.

Phénomène, évidemment, est ma préférée, et comment saurait-il en être autrement ?

Voilà douze ans qu'elle partage notre vie stable ou vagabonde ; qu'elle voyage en paquebot, à cheval, en chemin de fer, en auto, et qu'elle a failli naviguer en aéroplane. De plus, Phénomène est une chienne — le nom ne fait rien au sexe — exotique. Elle est originaire de l'impasse des Céniches, dans le vieux Tunis musulman, et elle a certainement un chacal parmi ses ancêtres.

Et, en vérité, elle nous sembla bien un animal fantastique le jour où, poursuivie par une marmaille tortionnaire, elle se réfugia, plumée comme un plumet, maigre comme une araignée, une vieille casserole attachée à sa queue, dans l'atelier de mon mari, où, d'habitude, n'entraient, conduites par leur chameau, que les hautes bêtes désertiques.

— Qu'est-ce que c'est que ce phénomène ? dimen-nous à la fois, et, pour la somme colossale de cinquante centimes, nous la rachèterons à ses cruels petits maîtres.

Depuis, cela est certain, Phénomène s'est banalisée ; avec sa jolie robe blanche et son petit museau noir, elle ressemble, de loin, à un vulgaire carlin de Bordeaux. Mais qu'on ne s'y fie pas ! Approche-t-on trop près de moi, de mon manteau ou de l'auto, l'échine de Phénomène se hérise en épi d'hyène, ses oreilles pointent comme celles du chacal, son ancêtre, et, ses babines retroussées jusqu'à la racine de son nez, de toute sa férocité africaine elle se jette sur vous. Et, instinctivement, vous vous récriez : « En voilà, un phénomène ! »

Du reste elle a toujours été distante et exclusive. Elle n'aime ni les étrangers ni les domestiques, et préférerait mourir de faim que de manger dans la cuisine. Elle ne fraie pas non plus avec le commun des canins ; elle témoigne aux chiens errants, aux bons toutous bohèmes un véritable dédain de parvenue dont je m'efforce en vain à lui montrer l'inconvénience. Mais si vous saviez comme elle a gardé de son enfance martyre une sensibilité charmante ! Quand je parle devant elle de ses malheurs passés, de grosses larmes mouillent son nez truffé... Un besoin d'expansion et de câlinerie, et, de son Orient natal, une âme passionnée et reconnaissante qui frétille dans tout son petit être et lui dans ses prunelles intenses.

Toubib, lui, est bourgeoisement né à Neuilly, dans un panier rembourré, et si son nom est africain, il le doit au hasard, qui voulut qu'une *toubiba* (doctoresse) tunisienne vint déjeuner chez nous le jour de sa naissance et consentit à être sa marraine. Il est le fils de Phénomène et d'un père inconnu. Il a tout pris de cet inconnu : son poil roux et hirsute — ah ! si vous saviez comme sa mère est soyeuse — sa taille plus grande, et aussi une espèce d'intelligence mondaine qu'il rachète par des bonds trois fois hauts comme lui, une remarquable aptitude à marcher sur deux pattes, et un rire de négresse affectueuse qui découvre toutes ses dents.

Pépère appartient à la race adverse. Mais c'est le chat de mon amie, et, comme des ennemis invités au même château par une maîtresse étourdie, nos chiens supportent le félin avec une courtoise indifférence. D'ailleurs, Pépère n'est guère gênant ; couché toute la journée dans un vieux pliant comme une odalisque dans son hamac, il se transforme la nuit en guerrier redoutable et aligne au matin son tableau de chasse : taupe, musaraigne, gerboise.

Nos chiens dédaignent ces bêtes nocturnes ; ils aiment la forêt et sa vie diurne. Il faut voir Toubib bondir comme une flèche de l'auto ralentie pour s'enfoncer dans les taillis à la poursuite des lapins.

Phénomène, elle, n'a pas ces goûts sportifs ; elle se promène dans le bois en naturaliste, en poétesse. Son arrière-train de vieux cheval de cirque frétille constamment, son museau remue sans cesse ; elle trotte, trotte sur ce tapis de mousse, explore les feuilles mortes, examine les champignons, flaire les fougères, et, levant vers moi ses yeux frénétiques : « Mon Dieu, que tout cela est varié ! et que tout cela sent bon ! Nous n'avons pas ça en Tunisie ! Que j'aime la France, ma patrie adoptive et la tienne ! »

Nous rentrons harassés. Un grand feu craque dans la cheminée du « déboitoir ». Nous tous, gens et bêtes, nous entourons la dansante chaleur et tout le monde s'assoupit. Seule, Phénomène, dans une attitude de sphinx, veille et réfléchit ; elle regarde Toubib et le chat.

— Vous autres, dit-elle, vous n'avez jamais eu une casserole à votre queue. On ne vous a pas torturés en guise de jouets ; on ne vous a pas appelés « chien, fils de chien ! » Vous trouvez naturel d'avoir chaud, de manger à votre faim ; d'être caressés. Vous ne savez pas le prix de la vie ; vous ne savez pas la douceur de la France ! »

Mais au loin le canon tonne ; c'est un roulement continu aujourd'hui.

— Ça barde ! dit l'un de nous en se secouant. O nos pauvres poilus !

Phénomène s'est redressée. Anxieuse, elle m'interroge : « C'est notre France qui est en jeu ?... Et ces deux poilus-là, qu'est-ce qu'ils font ? Ne seraient-ils pas mieux dans les tranchées à attraper les rats et garder les postes d'écoute ?... Mais ce sont encore des embusqués. » Et, écourée, elle enfonce son museau noir sous son épaule...

Myriam Harry.

Ce que l'on dit

En attendant...

Il y avait en Nouvelle-Calédonie, voici une trentaine d'années, un brave homme d'Irlandais, naturalisé Français, qui s'appelait H... C'était le personnage le plus riche et le plus entreprenant de la colonie. Et c'en était aussi le plus grand spéculateur.

Immédiatement après lui, essayant de le rejoindre, venait, pour la fortune, l'esprit d'entreprise et l'amour de la spéculation, un autre brave homme de Français.

Il va de soi que tous deux spéculaient, jouaient, luttèrent l'un contre l'autre. Et aussi, bien entendu, qu'ils faisaient profession de se détester. H..., d'ordinaire, ne parlait jamais de B... sans dire : « Cette vieille crapule de B... » Et B..., pour sa part, n'introduisait jamais le nom de H... dans la conversation sans préciser qu'il s'agissait « de cette infâme canaille de H... »

Ils savaient d'ailleurs fort bien qu'ils se calomniaient réciproquement, étant tous deux d'honnêtes gens, mais ça faisait partie du jeu.

Quand B... avait été battu à plates coutures par H..., et se trouvait réduit à la mendicité, H... commençait par se frotter les mains. Mais au bout de quinze jours il s'embêtait profondément. Alors il disait : « Ce pauvre B... ! » Et il lui prêtait de l'argent afin de pouvoir recommencer. Du reste, quand le vainqueur avait été B..., il se conduisait exactement de la même façon à l'égard de H..., et pour la même cause.

C'est la faveur marquée avec laquelle, dans le monde politique de toutes les opinions, on a salué la première réunion plénière du parti radical et radical-socialiste (comité de la rue de Valois) qui m'a rappelé cette histoire. Jadis, radicaux et radicaux-socialistes n'étaient même pas bons, au dire de leurs ennemis, à jeter aux chiens. Aujourd'hui on les félicite de cette « reprise de leur activité ».

C'est que la politique est un jeu, un jeu passionnant pour ceux qui aiment ça. Et pour le jouer, naturellement, il faut avoir des adversaires, sinon on doit se contenter de tripoter les cartes tout seul en faisant « une patience », ce qui devient fastidieux.

Telles sont les seules réflexions que me suggère « la reprise de l'activité du comité de la rue de Valois ». Ceux qui aiment la politique les traiteront de superficielles et déclareront que je n'y ai rien compris.

Pierre Mille.

Le quartier Latin a fait hier un joyeux réveil. Les cours n'ont point encore rouvert leurs portes que déjà la jeunesse studieuse se paie le plaisir à bon marché du monôme tumultueux. Vers cinq heures, un flot d'adolescents — les autres sont aux armées — dévale par les rues Soufflot, Cujas, Toulrier, arrive au pied de la statue d'Auguste Comte, reflue dans la rue de la Sorbonne, s'étale devant le Collège de France et porte ses dernières vagues jusqu'à la basse rue Saint-Jacques.

La colère estudiantine rugit vers le ciel embrumé : « Consquez M... ! » Ce monsieur M..., qui ouvre ainsi la série des conspués en Sorbonne, est un terrible examinateur à la session du bachot. On ne compte plus ses victimes et on lui a fait savoir qu'il était un bourreau.

Un peu déshabitués des beaux vacarmes d'antan, les commerçants se mettaient à leurs portes, les bourgeois aux fenêtres. Mais chacun absolvait cette jeu-

nesse si animée : c'était la vie du quartier qui renaissait quand même et la preuve aussi que, malgré la guerre, les droits de l'Esprit restaient intacts.

Jamais les agents ne furent si doux avec des manifestants !

Un éminent chimiste vient de mourir, le docteur D. Maron. Ce savant russe avait établi, près de une usine où il réalisait, depuis quelques semaines,

On peut ap-

précier, sans connaître le secret, quels services pourrait rendre aux Alliés cette arme perfectionnée.

Par malheur, l'inventeur a été victime, il y a quelques jours, d'un essai de laboratoire. Mais il n'emporte point sa découverte avec lui. On en connaît toute la pensée, et dans l'usine où le maître n'est plus, selon son enseignement, les ouvriers travaillent.

On a déjà constaté tous les vides qui, dans le cours de ces deux années tragiques, se sont produits à l'Académie française. Depuis Jules Lemaitre jusqu'au marquis de Ségur, combien de nos distingués littérateurs ont été frappés par la mort !

Or, un regard jeté sur la dernière guerre nous montre que nombreuse est aussi l'élite intellectuelle qu'elle a vue disparaître. L'un des Goncourt est mort en 1870, aussi Alexandre Dumas père, aussi Mérimée. Et nous ne parlons point de Dickens, qui s'éteignait en Angleterre, pendant la même année terrible.

Est-ce que « les gens de plume » mourraient facilement d'émotion ? Il nous faudrait admettre alors qu'ils n'ont pas toute l'insensibilité dont on les accuse !

Dernièrement M^r Lagasse, ancien député du Lot-et-Garonne, plaide devant un conseil de guerre, dans la zone des armées, lorsqu'il se trouve d'une période, il s'arrêta soudain, médusé.

Il venait d'apercevoir, dans le public militaire présent à l'audience, un mouton et un sanglier, qui, gravement assis sur leur train de derrière, paraissaient l'écouter avec beaucoup d'attention. C'étaient les deux mascottes du régiment qui, d'abord destinées à améliorer l'ordinaire, avaient fini, par conquérir le cœur des poilus. Ceux-ci avaient trouvé tout naturel de les amener à l'audience.

Quant à M^r Lagasse, il éprouva une réelle timidité à achever sa plaidoirie devant le sanglier et le mouton, parce que, raconte-t-il avec un malin sourire, il lui semblait avoir l'air bête.

La belle lettre suivante vient d'être reçue par l'Association Valentin Haüy, qui, ainsi qu'on le sait, se consacre au bien des aveugles :

« Monsieur le président, j'ai l'honneur de vous adresser 35.000 francs, montant de ma part dans les bénéfices d'une usine de guerre, jugeant que cet argent appartient à ceux qui ont perdu la vue pour nous défendre. »

Et le généreux donateur, qui est un industriel de l'Isère, demande que son nom ne soit pas publié. Certains « profiteurs » ont la même modestie, mais ce n'est point pour les mêmes causes.

La publicité britannique a eu tôt fait de s'emparer de la destruction des zeppelins abattus au cours des derniers raids.

Un fabricant anglais de crème pour chaussures a fait exécuter un dessin qui figure un pirate allemand environné de flammes. Sur le sol, on voit une chaussure au vernis étincelant. Et l'affiche porte cette devise : « Le « zepp » en feu illumine le ciel, l'usage de la pâte X... fait briller votre bottine. »

Un autre industriel a fait mieux. Il vend aux ménagères un allume-feu de forme oblongue qui rappelle celle d'un dirigeable. C'est « l'allume-feu zeppelin », le meilleur ; comme son nom l'indique, il s'enflamme instantanément.

On vient de donner la médaille militaire à un vieux frère convers de l'ordre des Chartreux, qui, malgré ses cinquante ans passés, a quitté le monastère où il était exilé, en Espagne, pour venir défendre sa patrie.

— Eh bien, lui disait-on en le félicitant, j'espère que maintenant vous ne vous laisserez plus mettre à la porte ?

— Bast, répondit frère Jérôme, là où là, je serai toujours à la porte. Je suis le frère portier du monastère de Tarragone...

Le Veille

Méditations d'un optimiste

SUR LES "ULTRAS" EN ALLEMAGNE

C'est maintenant le tour de l'Allemagne de posséder un parti des ultras. La Restauration française avait eu déjà les siens, qui renversèrent tour à tour Richelieu et Villèle, les deux seuls ministres capables de sauver le régime. Au commencement de la troisième République, l'Assemblée Nationale en connut aussi qui, monarchistes, rendirent impossible le retour de la Monarchie. C'est le propre des ultras de culbuter définitivement tous les régimes qu'ils sont censés défendre. Nous avons donc une certaine satisfaction à voir le parti conservateur allemand se lancer à son tour dans les voies de l'opposition systématique.

Déjà, le parti conservateur en Saxe doit, au cours de sa session du mois prochain, inviter le Landtag à prendre parti contre le chancelier Bethmann-Hollweg. La *Strassburger Post* nous annonce que les conservateurs prussiens, à leur tour, vont prendre une décision identique. A vrai dire, cette attitude n'est pas nouvelle, et depuis que le chancelier a annoncé son intention d'imprimer à la politique allemande une « nouvelle orientation » vers la gauche, l'opposition du parti conservateur est latente. Le seul fait nouveau, c'est qu'elle tend à devenir officielle.

Sur 400 députés qui siègent au Reichstag, le parti conservateur n'en compte que 70. L'organisation qui les soutient comprend tout au plus 400.000 adhérents. Ce serait beaucoup en France; en Allemagne, c'est assez peu. Il représente exclusivement les intérêts agricoles, dans un pays surtout industriel et où le tiers de la population habite des villes de plus de 100.000 habitants.

S'ils sont de tous les partis le moins nombreux, ils sont aussi le parti le plus divisé. Quatre fractions s'y opposent les unes aux autres : conservateurs, conservateurs libres, parti de l'Empire, antisémites. Entre les comtes Heydebrand et Reventlow, d'une part, et le baron de Zedlitz, d'autre part, il n'y a, pour ainsi dire, presque pas de traits communs. Ils n'ont pour eux ni le nombre, ni la popularité, ni la richesse. Ils ne représentent ni la prospérité du pays, ni son principal effort, ni son avenir.

Pourtant, aucune influence, jusqu'ici, n'a égalé la leur. C'est que leur programme est conforme aux institutions nationales. Ils sont la tradition dans un pays de traditions. Ils sont les soutiens naturels de la dynastie, les bénéficiaires et les gardiens d'une Constitution désuète. Ils sont, en somme, la vieille Allemagne elle-même. Eux disparus, il faudrait que l'Allemagne se transformât et qu'elle se précipitât dans les aventures.

On aurait donc tort de ne considérer l'opposition du parti conservateur que comme l'opposition d'une minorité. Le chancelier Bethmann-Hollweg pourra bien trouver dorénavant dans les partis de gauche une majorité, il pourra y trouver même une popularité, mais une chose lui manquera : c'est ce fonds de fidélités solides qui ne demandent point de raisons, qui n'ont point besoin de réformes et qui soutiennent un gouvernement sans autre préoccupation que de soutenir en lui le représentant d'une dynastie.

Déjà, les libéraux ont des exigences : ils se plaignent de la censure, ils se plaignent des arrestations arbitraires, ils se plaignent de l'état de siège. Sans doute, ils ne formulent encore que des gémissements, mais tout porte à croire qu'ils formuleront bientôt des exigences.

D'autre part, rien n'est plus incertain que l'appui du centre, qui se ménage et se réserve, qui ne veut « ni renverser ni soutenir » et qui entend se faire payer chacun de ses votes par une concession du gouvernement.

Seuls, les socialistes soutiendront le chancelier, sans réserve et sans exigences, mais encore importe-t-il de ne point les compromettre trop; ils ont derrière eux une minorité qui les pousse et un suffrage universel qui s'inquiète.

Le chancelier n'aura point trop de peine à retrouver une majorité, mais il est en train de perdre sa « Chambre introuvable ».

Candide.

M. Take Jonesco devient le chef des conservateurs roumains

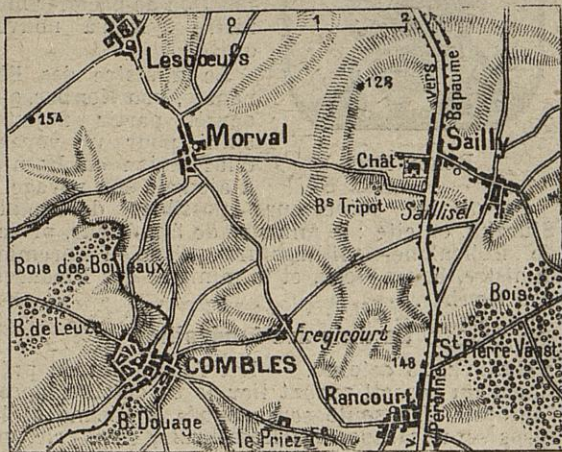
BUCAREST, 23 octobre. — Le parti conservateur a tenu vendredi une réunion en vue d'examiner la situation créée au parti par la mort de M. Filipescu. Au cours de cette réunion, les membres présents exprimèrent leur confiance dans M. Take Jonesco, comme nouveau chef du groupe. En réponse à ce vote de confiance, M. Jonesco déclara que toutes les questions de politique intérieure doivent rester en suspens pendant tout le temps que durera la guerre et que les hommes de tous les partis devaient s'unir en vue d'un projet commun, c'est-à-dire en vue de la victoire.

LA SITUATION MILITAIRE

NOUS ENLEVONS LA CROUPE 128 AU NORD-OUEST DE SAILLY

En Dobroudja les forces russo-roumaines se replient sur la voie ferrée de Constantza

C'est le 18 octobre que la bataille qui faisait rage depuis trois jours dans le village de Saily s'est terminée à notre avantage. En même temps que nous occupions le village entier, nous poussons des éléments sur les deux croupes qui divergent au nord, de part et d'autre de la route, l'une dans la direction du Mesnil, l'autre dans celle du Transloy. Nous venons de conquérir cette dernière croupe par une opération de détail dont l'exécution a été particulièrement brillante. La préparation d'artillerie a été brève, ce qui ne signifie pas qu'on ait épargné les coups, mais au contraire qu'un tir rapide nous a permis d'écraser les travaux de l'ennemi sans lui laisser le temps de réparer le dommage par des moyens de fortune. L'assaut a suivi immédiatement et a enlevé d'un seul élan la position effondrée. Cette position est très importante en ce qu'elle nous permet



tra d'appuyer utilement l'aile droite anglaise dans les opérations contre le Transloy.

C'est avec une satisfaction profonde que nous constatons les progrès accomplis par notre artillerie pour la rapidité du tir : cette qualité appartenait jusqu'ici à notre canon de campagne, non aux canons lourds de moyen calibre, qui sont l'instrument de la destruction. Le nouveau matériel que nous voyons entrer en jeu

enlève à l'ennemi la seule supériorité qui lui restait. Notre victoire s'étendra à mesure que nous pourrons faire un plus large emploi de ce matériel.

En Dobroudja, la retraite des forces russo-roumaines s'est accomplie sans pertes excessives, ce qui prouve qu'elle s'est faite en bon ordre. Nos alliés sont adossés à la ligne du chemin de fer de Cernavoda à Constantza. Cette ligne, qui depuis longtemps est sous le feu de l'artillerie ennemie, ne servait pas au ravitaillement de l'armée, qui était assuré par un grand nombre de ponts construits sur le Danube et échelonnés depuis Hirsova jusqu'à Reni. Ni les communications de nos alliés ni leur retraite ultérieure, si elle doit se produire, ne sont donc compromises par l'avance de l'ennemi. Quant au port de Constantza, il est évacué et vide de matériel. Les Allemands en annoncent la prise. Si l'événement est véritable, le mot est inexact. Il ne peut s'agir que d'un abandon volontaire, et le port de Constantza est également inutilisable pour les deux adversaires.

En Transylvanie, toutes les attaques des Austro-Allemands ont été repoussées, et l'ennemi a même subi un échec sérieux dans la haute vallée du Trotuz, qui aboutit à la passe de Gyms. La situation n'a donc rien de critique pour l'instant et peut être rétablie à bref délai. Ce n'est plus un secret aujourd'hui que d'importants renforts russes sont dirigés, les uns en Dobroudja, les autres à la frontière de Transylvanie. Ce secours affirme, un peu plus tardivement qu'on ne l'eût souhaité, la solidarité des puissances de l'Entente, mais il n'est pas trop tard encore.

En Macédoine, les Bulgares ont tenté un effort désespéré pour refouler les Serbes dans la boucle de la Cerna. La bataille a duré toute la journée et a abouti à l'échec complet de l'ennemi, qui a subi de très fortes pertes. Les positions de nos alliés, entre Veljeselo et le mont Cuke, ont été intégralement maintenues.

Jean Villars.

Le général SAINTE-CLAIRE-DEVILLE grand-officier de la Légion d'honneur

Le général Micheler promu commandeur

Le général de division SAINTE-CLAIRE DEVILLE est promu à la dignité de grand-officier de la Légion d'honneur :

Officier général d'une haute valeur intellectuelle et morale, qui a mis au service de l'armée une rare compétence technique et a rendu au pays de remarquables services; a été grièvement blessé au cours d'une inspection qu'il a poussée jusque sous le feu de l'ennemi (croix de guerre).

Le général de division MICHELIER est promu à la dignité de commandeur

Nos escadrilles de bombardement exécutent des raids efficaces

(OFFICIEL)

Ce matin, des avions allemands ont jeté plusieurs bombes sur Lunéville. Pas de victimes. Dégâts matériels insignifiants.

Sur le front de la Somme et dans la journée du 22 octobre, deux avions allemands ont été abattus et trois contraints d'atterrir désarmés.

Dans la journée d'hier, vingt-quatre de nos avions ont jeté 4.200 kilos de projectiles sur les hauts fourneaux de Hagondange et de Pussingen (nord de Metz), sur les gares de Thionville, Mézières-les-Metz, Longwy et Metz-Sablons. Les objectifs ont été atteints. Le même jour, une autre de nos escadrilles a bombardé un dépôt de munitions à Mons-en-Chaussée (Somme). Enfin, dans la nuit du 22 au 23, une opération de bombardement sur les usines de Rombach et sur la gare de Mars-la-Tour a donné de bons résultats.

Ce matin, des avions allemands ont jeté plusieurs bombes sur Nancy. On ne signale aucune victime. Les dégâts matériels sont peu importants.

Le successeur probable du comte Sturgkh

Le prince Hohenlohe vient-il livrer l'Autriche à l'Allemagne ?

Le crime de Fritz Adler semble avoir déjà produit un effet qui n'est pas négligeable : on annonce que le prince Hohenlohe, précipitamment rentré à Vienne, serait chargé de la présidence intérimaire du Conseil des ministres.



PRINCE DE HOHENLOHE

avec toutes les perspectives de succéder au comte Sturgkh.

Le prince Hohenlohe, ministre de l'Intérieur, se trouvait en congé depuis le 27 août pour « raisons de santé ». Il avait confié la direction

de son ministère à un fonctionnaire important et il soignait doucement, très doucement, à Marienbad, une maladie qui ne semblait pas grave. En réalité, le prince Hohenlohe était en désaccord avec le comte Sturgkh. Il était partisan de la convocation du Reichsrat et d'un retour à la vie constitutionnelle. Attitude conforme à ses opinions affichées de grand seigneur libéral, — un type qui existe à plusieurs exemplaires dans les pays germaniques, mais qui ne doit pas faire illusion.

Si le prince Hohenlohe est définitivement chargé par l'empereur François-Joseph de prendre la succession du comte Sturgkh, on verra sans doute à bref délai la convocation du Parlement autrichien. Cet événement aura une signification qui dépassera de beaucoup la politique intérieure autrichienne. Ce qui pourrait bien en dépendre, c'est l'avenir et l'indépendance de la monarchie des Habsbourg.

Il est à remarquer, en effet, que la méthode du gouvernement dictatorial, obstinément suivie par le comte Sturgkh, était critiquée avec apreté en Allemagne. Et, dans le même temps que les journaux libéraux de Berlin et de Francfort attaquaient le comte Sturgkh, les journaux libéraux de Vienne chantaient les louanges du prince Hohenlohe. Or, il faut se rappeler que, dans l'Allemagne du Sud, dont l'Autriche n'est que le prolongement, le libéralisme a toujours été « unitaire », c'est-à-dire partisan de la réunion de tous les pays de langue allemande sous la présidence de la Prusse. La même tendance qui jadis, par la combinaison de l'idée libérale et de l'idée nationale, a fait entrer la Bavière, la Saxe, le Wurtemberg dans l'Empire allemand des Hohenzollern, n'agirait-elle pas aujourd'hui pour pousser les pays autrichiens à réaliser la fusion à leur tour? On doit se le demander.

On le voit d'autant plus que le nom du prince Hohenlohe évoque de frappantes similitudes. Lorsque la Bavière, en 1870, sacrifia son indépendance à la grande Allemagne, ce fut aussi la guerre qui servit à vaincre les dernières résistances de sa dynastie. Et c'était aussi un Hohenlohe qui avait préparé le rapprochement, qui l'avait même amené par les mêmes voies et par les mêmes moyens dont le Hohenlohe de Vienne semble disposé à se servir. Le prince de Hohenlohe-Schillingfurst était, lui aussi, un grand seigneur libéral. Et son libéralisme était si agréable à la Prusse, il avait rendu de si grands services à Berlin que, plus tard, il devait devenir chancelier de l'Empire qu'il avait — après Bismarck — contribué à former pour une si large part.

Le Hohenlohe de 1916 subit-il la suggestion de cet exemple de famille? Médite-t-il de jouer à Vienne le même rôle que son homonyme a joué à Munich au siècle dernier? Nous ne tarderons pas à le savoir. En tout cas les circonstances se représentent avec une singulière ressemblance.

La politique prussienne a toujours persévéré dans son idée et dans son ambition. Elle s'est toujours proposé d'achever l'unité allemande et d'assembler sous son hégémonie tous les pays de l'ancienne Confédération germanique. Dans la pensée des Hohenzollern, leur alliance avec les Habsbourg devait être la préface de l'absorption de l'Autriche. Qui sait si le crime de Fritz Adler ne fera pas juger à Berlin que la situation est mûre et qu'un autre Hohenlohe est désigné pour aider la Prusse à cueillir ce nouveau fruit?

Jacques Bainville.

Les larmes de François-Joseph

BERNE, 23 octobre. — Dans toute l'Autriche, les édifices publics et un grand nombre de maisons particulières ont mis leur drapeau en berne, en signe de deuil, à l'occasion de l'assassinat dont le comte Sturgkh a été victime.

Quand la nouvelle fut connue à Vienne, elle produisit dans tous les milieux une impression de stupeur à laquelle succéda une agitation extraordinaire. Ce n'est que vers 8 heures du soir que François-Joseph apprit à Schoenbrunn la fin tragique de son premier ministre. Le vieux souverain eut, dit-on, une violente crise de larmes quand la nouvelle lui fut apportée par le maire de Vienne. Il s'est ensuite retiré dans sa chapelle où il a longuement prié.

L'empereur Guillaume et le chancelier de Bethmann-Hollweg ont adressé à François-Joseph de longues dépêches de condoléances.

L'interrogatoire de Fritz Adler

ZURICH, 23 octobre. — Dans l'interrogatoire qu'il vient de subir aujourd'hui, Fritz Adler a fait des déclarations importantes. Répondant avec calme et avec assurance aux magistrats, il a notamment affirmé :

— Mon acte est l'aboutissant logique de mes convictions politiques et de l'attitude que j'ai prise en face du grand crime que l'Autriche a commis en déclenchant la guerre. J'ai pleine conscience des responsabilités que j'ai encourues, je les ai envisagées d'avance; j'accepte ma destinée. Per-

sonne ne m'a aidé, il est donc inutile de perdre le temps à chercher des complicités imaginaires.

« D'ailleurs, je suis décidé à ne donner que devant les juges tous les détails complémentaires sur les mobiles qui m'ont poussé à tuer le comte Sturgkh. C'est au procès et pour que le peuple connaisse enfin la vérité que je me réserve de présenter ma défense, qui sera un réquisitoire contre les classes dirigeantes de ce pays. »

Un communiqué évidemment officieux tâche de faire croire que, dans un deuxième interrogatoire, Fritz Adler a fait des réponses vagues et absurdes qui donnent à penser qu'il est complètement déséquilibré. Il semble que les autorités s'emploient à chercher les moyens de faire passer le meurtrier comme fou et d'étouffer ainsi l'affaire.

Au Conseil des ministres

BERNE, 23 octobre. — Les ministres autrichiens se sont réunis en conseil sous la présidence de leur doyen.

Suivant le précédent établi, tous les ministres offriront demain leur démission, sous réserve du consentement de l'empereur.



BARON BECK

Parmi les successeurs possibles du comte Sturgkh, on cite : le ministre de l'Intérieur, prince de Hohenlohe-Schillingfurst, l'ancien premier ministre, baron Beck, et le ministre des Finances, von Kœrber.

La date des funérailles

GENÈVE, 23 octobre. — Les funérailles du président du conseil auront lieu le 23 octobre, après l'autopsie. L'absoute sera donnée à Vienne et le corps sera transporté à Halbenrain, en Styrie, où aura lieu l'inhumation.

Le président du conseil bulgare, M. Radoslavof, a chargé le ministre de Bulgarie à Vienne d'exprimer au gouvernement autrichien ses condoléances.

Des télégrammes de sympathie ont été envoyés à Vienne par le comte Tisza, par le président du parlement hongrois et par les représentants de nombreuses institutions officielles et non officielles de Hongrie.

EN GRÈCE

La situation est stationnaire...

ATHÈNES, 23 octobre. — La situation est stationnaire. Les conseils des ministres se succèdent; leurs délibérations portent sur les demandes que les Alliés ont formulées.

On croit que la prudence et la sagesse prévaudront dans les milieux dirigeants.

On assure que d'autres fonctionnaires du ministère des Affaires étrangères iraient rejoindre à Salonique M. Politis.

L'inquiétude et le malaise règnent partout. Aujourd'hui, la musique des marins français a donné un concert dans le square du Pirée et sur la promenade publique du Zappeion à Athènes, au milieu d'une affluence considérable. Aucun incident ne s'est produit.

Une adresse de la population du Pirée à l'amiral Dartige du Fournet

ATHÈNES, 23 octobre. — La population du Pirée a adressé à l'amiral Dartige du Fournet une lettre rappelant les bienfaits de la France envers la Grèce et exprimant la reconnaissance du peuple grec pour l'intervention de la flotte alliée, qui a sauvé le pays de la guerre intestine. L'adresse ajoute :

« Le peuple du Pirée a protesté contre les scènes scandaleuses qui ont eu lieu lors du débarquement des détachements français. Il exprime son indignation contre l'agitation de quelques perturbateurs qui sont loin de représenter le peuple grec, lequel, au contraire, est toujours favorable à la grande France et aux puissances protectrices. »

Le gouvernement provisoire appelle des classes

SALONIQUE, 22 octobre. — Le gouvernement provisoire a publié le décret de mobilisation des classes 1913 et 1914 de la Nouvelle-Macédoine, de la Grèce et des îles de l'Archipel.

Les recrues de la classe 1916 sont également appelées au service.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Lundi 23 Octobre (813^e jour de la guerre)

15 HEURES.

AU NORD DE LA SOMME, hier, en fin de journée, nous avons exécuté une opération de détail qui a parfaitement réussi. Après une brève préparation d'artillerie, nos troupes ont enlevé d'un seul bond, AU NORD-OUEST DE SAILLY-SAILLISEL, l'ensemble de LA GROUPE 128, sur laquelle nous avons pris pied le 18.

AU SUD DE LA SOMME, malgré un vif bombardement de la région boisée AU NORD DE CHAULNES, l'ennemi n'a pas renouvelé pendant la nuit ses tentatives contre nos nouvelles positions. Plus au sud, un coup de main ennemi sur une de nos tranchées aux abords de la voie du chemin de fer a échoué. Le total des prisonniers faits par nous depuis le 21, dans le secteur de Chaules, atteint actuellement 450, dont 16 officiers.

ENTRE L'AVRE ET L'OISE, nous avons enlevé un petit poste et causé des pertes à l'ennemi.

EN CHAMPAGNE, les Allemands ont fait exploser une mine au sud-est de LA BUTTE DU MESNIL. Notre contre-attaque les a rejetés aussitôt de l'entonnoir qu'ils avaient d'abord occupé.

23 HEURES.

AU NORD DE LA SOMME, une opération de détail, effectuée au cours de la journée, nous a permis de progresser sensiblement AU NORD-EST DE MORVAL. Le chiffre des prisonniers faits par nous hier au nord-ouest de Sailly-Saillisel se monte à 80 environ.

AU SUD DE LA SOMME, la lutte d'artillerie a été particulièrement vive dans la région des BOIS DE CHAULNES.

Partout ailleurs, journée calme.

Communiqué britannique

11 HEURES 20.

Très violent bombardement allemand, cette nuit, sur LE FRONT LE SANS-GUEUDECOURT.

Les deux mines explosées hier, au Bluff, ont formé deux cratères. Nos troupes en ont occupé les abords les plus proches et sont parvenues à consolider leurs positions.

L'attaque du 21 octobre au nord de Chaules

Récit d'un témoin militaire

L'attaque effectuée par nous, le 21, sur la région boisée située au nord de Chaules était à objectif strictement limité. Il s'agissait d'enlever deux bois, en forme d'équerre, orientés sud-ouest-nord-est, et qui se rejoignent par la pointe au carrefour central de cette région.

L'attaque avait été préparée avec le plus grand soin. Dès midi, l'artillerie française ouvrit un feu violent sur les positions ennemies. Pendant plusieurs heures, un marmitage intense a pilonné les organisations ennemies, bouleversant les tranchées et les abris, enterrant les mitrailleuses. A 15 h. 30, l'artillerie allongea son tir et, au signal donné, zouaves et tirailleurs algériens bondirent des tranchées avec un ensemble admirable.

Avant que les Allemands eussent pu songer à nous arrêter par une fusillade ou par une contre-offensive, nous étions sur eux. Un rapide combat à la grenade et à l'arme blanche s'engagea alors dans les tranchées adverses, au cours duquel nos Africains déployèrent leur fougue habituelle. En peu d'instants, tous les défenseurs étaient mis hors de combat ou faits prisonniers.

En plusieurs points, nos troupes dépassèrent même leur objectif et s'établirent dans une tranchée située à 200 mètres en avant. 250 Allemands, appartenant au 101^e régiment saxon et au 215^e d'infanterie de réserve, restèrent entre nos mains. L'élan des fantassins français avait été si irrésistible que la position ennemie était entièrement occupée par nous lorsque le barrage allemand fut déclanché.

Il semble que nos ennemis aient fait un puissant effort depuis les dernières attaques pour renforcer leurs escadrites et entraver le travail de notre aviation. Cependant, ils n'y sont pas parvenus. Le tir de nos batteries a été, cette fois encore, minutieusement préparé, et conformément à leur nouvelle habitude, nos aviateurs ne se sont pas fait faute de survoler souvent les lignes à 300 mètres à peine pour renseigner le commandement.

Communiqué de l'emprunt

Nous entrons dans la dernière semaine de l'emprunt; la souscription sera close dimanche prochain.

L'approche de cette date détermine une augmentation sensible des souscriptions. Tous les Français comprennent l'importance de l'appel fait au nom du pays.

DERNIÈRE HEURE

La résistance roumaine

Sur les fronts nord et nord-ouest, nos alliés repoussent victorieusement toutes les attaques. -- Ils doivent reculer en Dobroudja.

BUCAREST, 23 octobre. — FRONT NORD ET NORD-OUEST. — A Tulges et Bicaz, actions violentes d'artillerie.

Dans la vallée du Trotus, l'ennemi se retire. Il a incendié le village de Brusturcusa.

Dans la vallée de l'Uzul, ont été repoussées toutes les attaques de l'ennemi, qui essayait de déboucher de la clairière de l'Uzul.

Dans la vallée de l'Oituz et du Slanic, l'ennemi a été repoussé de façon sanglante à la frontière. La nuit a été relativement calme : depuis treize jours, c'est la première nuit où il n'y ait pas eu de combat.

A la frontière des monts Vrancea, calme. Dans la vallée de Buzeu, à Tabla-Butzi, Bratocea et Predelus, bombardement d'artillerie. Situation inchangée.

A Predel, une très violente attaque ennemie a été repoussée.

Dans la région de Cragoslavelo, nous avons repris le mont Prisaca, capturant des prisonniers et trois mitrailleuses.

Sur la gauche, nombreuses attaques et contre-attaques. Nous avons gardé nos positions. Nous avons repoussé le détachement ennemi qui s'était avancé de Scara, par la vallée de Topolog.

Nous avons fait 122 prisonniers et pris trois mitrailleuses.

Dans la vallée du Jiul, la situation n'a pas changé.

Dans la région d'Orsova, nous avons repoussé une attaque de l'ennemi dirigée contre le village de Persa.

FRONT SUD. — Tout le long du Danube, échange de coups de feu.

En Dobroudja, le combat continue, violent. Nos troupes se sont retirées immédiatement au sud du chemin de fer Cernavoda-Constantza.

Les Allemands annoncent la prise de Constantza

LONDRES, 23 octobre. — Les dépêches allemandes annoncent le recul des Roumains jusqu'à la ligne ferrée Cernavoda-Constantza, et la prise de cette dernière ville.

Les Roumains déclarent, de leur côté, qu'ils se défendent au sud de la voie ferrée Cernavoda-Constantza.

Quelle que soit l'avance de l'armée Mackensen dans cette région, les succès momentanés des Germano-Bulgares ne peuvent compromettre en rien la situation générale. Toutes les mesures sont prises pour que l'armée russo-roumaine garde la liberté de ses mouvements et continue la résistance. La prise de Constantza, si elle se confirme, sera regrettable au point de vue des ressources entreposées dans ce port, dans le cas où, contre toutes prévisions, elles n'auraient pu être retirées, mais elle n'entraînera aucune conséquence d'ordre militaire. (Information.)

LE COMMUNIQUÉ BRITANNIQUE de 21 heures 40

Cet après-midi, différentes opérations exécutées sur notre droite au sud de l'Ancre ont avancé nos lignes à l'est de Gueudecourt et de Lesbœufs sur un front de plus d'un kilomètre.

Au cours de la journée, nos tranchées ont été violemment bombardées vers Le Sars. Cet après-midi, l'ennemi a opéré une concentration en vue d'une attaque au sud de Grancourt, mais il a été arrêté par nos feux d'artillerie. Le nombre des prisonniers signalés hier à la suite du combat de la redoute Schwaben et du Sars se trouve actuellement augmenté de soixante-six unités.

La nuit dernière, les Allemands ont tenté deux coups de main sur nos tranchées du secteur de Gommecourt. Le premier a échoué sous notre feu avec de fortes pertes pour l'ennemi. Le deuxième a permis à l'assaillant de pénétrer dans nos lignes avancées, dont il a été aussitôt rejeté par une contre-attaque.

Hier, nos aviateurs ont lancé des bombes sur deux gares situées en arrière des lignes ennemies. Ils ont atteint un train en marche et occasionné de graves dégâts aux bâtiments et au matériel roulant.

Sept appareils allemands ont été abattus; un grand nombre d'autres ont été contraints d'atterrir avec des avaries. Huit des nôtres ne sont pas rentrés.

L'effort austro-allemand dans les Carpathes

Sanglants échecs de l'ennemi dans la région de Kirlibaba.

PÉTROGRAD, 23 octobre. — Selon des renseignements complémentaires, plus de vingt bataillons d'infanterie autrichienne ont été lancés, le 21 octobre, contre les hauteurs à l'est de Kirlibaba, dans les Carpathes, tenues par les Russes, avec ordre formel de prendre ces positions à tout prix. La bataille a été d'un acharnement indescriptible, mais les Austro-Hongrois ont échoué complètement et ont subi des pertes écrasantes. Ainsi, le 81^e régiment d'infanterie a été entièrement anéanti par les contre-attaques des Russes et d'un bataillon d'un autre régiment : 160 hommes sont revenus sur 850.

Le communiqué russe

PÉTROGRAD, 23 octobre. — Communiqué du grand état-major.

Au nord de Widzy, un aéroplane ennemi est tombé dans les lignes russes.

Les tentatives ennemies pour traverser la Boldurka, au nord de Brody, ont été repoussées par notre feu.

Sur la rivière Naraiwka, dans la région de Swistelniki-Skomorokhi, la bataille se ralentit.

Sur le reste du front, aucun événement important à signaler.

FRONT DU CAUCASE. — Reconnaissances et échange de coups de feu, tout le long du front.

FRONT DE LA ROUMANIE. — Sur le front nord-est, dans les vallées du Trotus, Oituz, Slanic, l'ennemi, attaqué par les troupes roumaines, a légèrement reculé. A la frontière occidentale de la Moldavie, des combats acharnés se poursuivent, avec succès pour les Roumains.

EN DOBROUDJA. — Sous la pression continue de l'ennemi, les troupes russes et roumaines se retirent, tout en opposant à l'ennemi une résistance acharnée.

SUR LE FRONT DE MACÉDOINE

(OFFICIEL)

De la Strouma au Vardar, aucun événement important à signaler. Quelques combats de patrouilles dans la région de Prosenik.

Dans la boucle de la Tcherma, les Bulgares ont lancé, le 19, plusieurs contre-attaques violentes à gros effectifs sur les positions serbes. La lutte a duré toute la journée avec acharnement et s'est terminée par le succès complet de nos alliés, qui ont refoulé partout l'adversaire en lui infligeant de très fortes pertes.

Notre artillerie a énergiquement soutenu l'infanterie serbe, qui a décimé les colonnes ennemies par ses feux de flanc.

COMMUNIQUÉ SERBE DU 22 OCTOBRE

Le 21 octobre, il n'y a pas eu d'événement important. Le brouillard épais, la pluie et la neige ont gêné l'action de l'artillerie.

Nous avons fait prisonniers 15 soldats bulgares.

LONDRES, 23 octobre. — Communiqué officiel britannique de Salonique :

Sur le front de la Strouma, la pluie gêne toujours les opérations. Une patrouille française coopérant avec nos forces a fait un raid dans une tranchée bulgare et a ramené plusieurs prisonniers.

Sur le front du lac Doiran, dans la nuit du 21 octobre, un raid heureux a été effectué contre une tranchée ennemie près de Doldzeli.

Le communiqué italien

ROME, 23 octobre. — Commandement suprême :

Dans la journée d'hier, quelques actions de l'artillerie ennemie ont eu lieu dans la zone de Plava (moyen Isonzo), à l'est de Gorizia, et dans le secteur de Doberdo (Carso).

Notre artillerie a dispersé des groupes de travailleurs et des colonnes de ravitaillement en quelques points du front.

Des deux côtés, les reconnaissances d'avions ont montré de l'activité.

Dans un combat aérien, dans la vallée de Frido (Vipacco), un albatros ennemi a été abattu.

Sur le Carso, nos détachements ont poussé vers les lignes ennemies; ils ont fait des prisonniers et pris des armes et des munitions.

LA GUERRE SOUS-MARINE

L'irritation en Norvège

En même temps que l'Allemagne affiche des prétentions inadmissibles, elle multiplie les actes de piraterie.

LONDRES, 22 octobre. — Le Lloyd annonce que les voiliers norvégiens *Cottioa* et *Guldaas* auraient été coulés.

Le vapeur norvégien *Dido*, le vapeur *Fart-III*, de Christiania, et le voilier *Cook-of-the-Walk* ont été coulés; les équipages ont été sauvés.

Le vapeur *The-Duke* a été coulé.

Le Lloyd annonce en outre que le vapeur norvégien *Ronnaug* a été coulé.

Le vapeur anglais *Monbassa* a été torpillé sans avertissement. L'équipage, composé de 101 hommes, et 21 passagers, dont 5 femmes, a été sauvé. Seul, un chauffeur hindou aurait disparu.

Le Lloyd annonce également que le vapeur hollandais *Fortuna* a été coulé. Dix survivants ont été débarqués par un bâtiment patrouilleur. On craint que le capitaine et quinze hommes ne soient noyés.

STOCKHOLM, 22 octobre. — La presse norvégienne, tout entière, commente avec indignation la protestation présentée par l'Allemagne contre les mesures prises par le gouvernement norvégien à l'égard des sous-marins.

Le journal officiel *Intelligens* observe que « le décret pris par le gouvernement de Christiania, aussi bien que celui pris par le gouvernement de Stockholm vise, non pas un seul, mais tous les belligérants. »

Le *Tidens Tegn* constate :

« 130 navires norvégiens ont été coulés depuis le début de la guerre, dont 18 sans avertissement; 38 marins ont trouvé la mort dans ces naufrages. »

Ces faits expliquent suffisamment l'indignation et l'inquiétude qu'ont fait naître les torpillages allemands et justifient largement la mesure prise par le gouvernement. »

Les ports hollandais sont interdits aux « sous-marins de guerre »

AMSTERDAM, 23 octobre. — Dans sa réponse au memorandum des Alliés sur les sous-marins, le gouvernement hollandais déclare qu'en l'absence de toute règle prévue par le droit des gens positif, les sous-marins de guerre doivent être traités comme les autres navires de guerre.

Communiqué belge

Actions d'artillerie dans la région de Diamude. Vive lutte à coups de bombes dans le secteur de Steenstraete.

Encore un avion allemand qui survole la côte anglaise

LONDRES, 23 octobre (Officiel). — Un aéroplane ennemi a été signalé survolant Margate, à 10 heures 5 du matin.

Il a jeté trois bombes sur un quartier de cette localité, appelé « Cliftonville ».

Un homme et une femme ont été légèrement blessés; un hôtel a été quelque peu endommagé.

Des avions anglais se sont mis à la poursuite de l'appareil ennemi, qui s'est éloigné dans la direction du sud-est.

L'avion qui survola Sheerness a été abattu

LONDRES, 23 octobre. — Une note de l'Amirauté annonce qu'un hydravion allemand a été abattu en mer, dans l'après-midi d'hier, par un avion naval. L'Amirauté pense, à en juger par l'heure à laquelle cet appareil a été détruit, qu'il s'agit de l'avion ennemi qui a survolé Sheerness hier.

EN ÉGYPTÉ

LONDRES, 23 octobre. — Communiqué officiel d'Egypte :

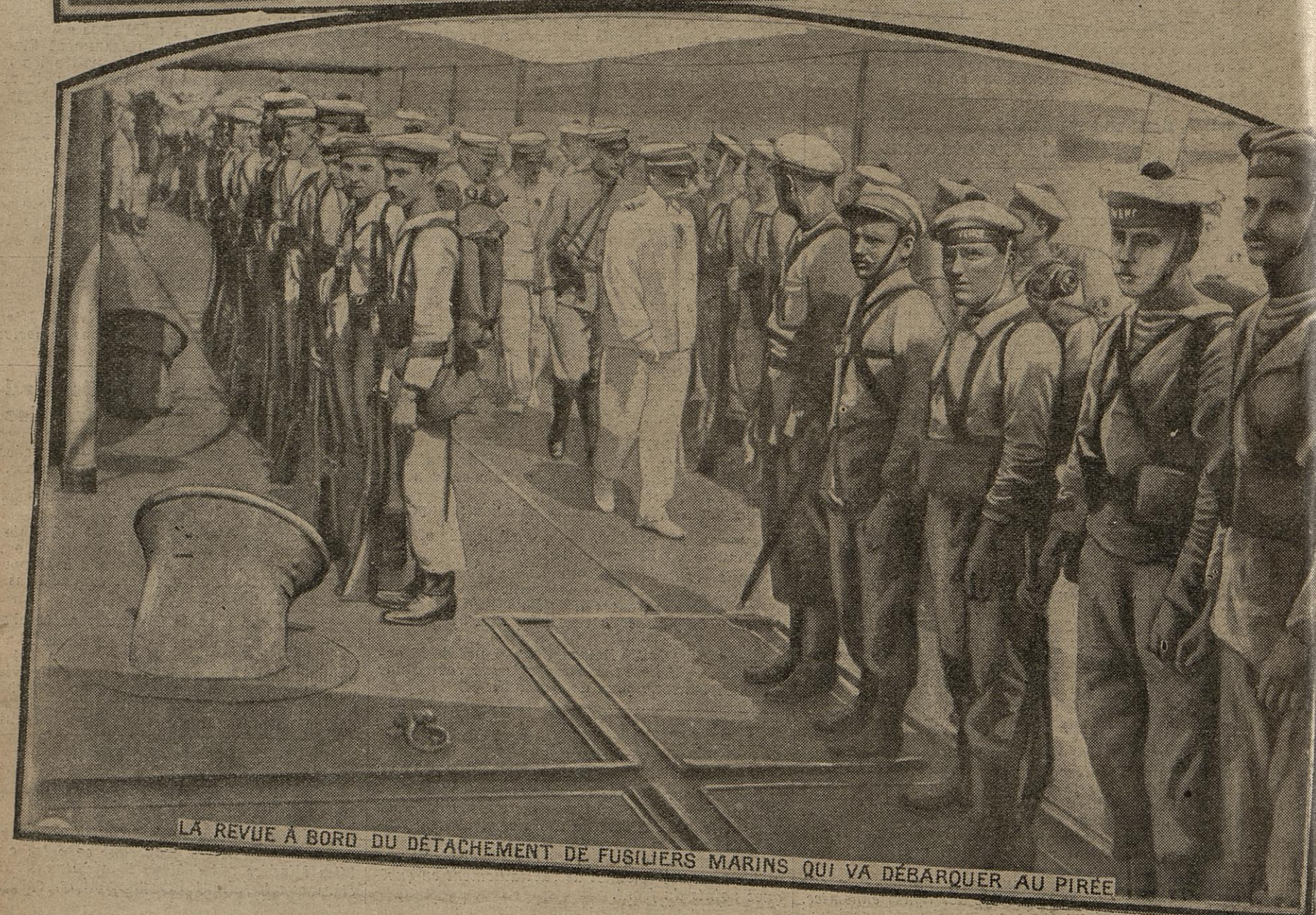
A la frontière ouest, le 20 et le 21 octobre, les corps de méharistes coopérant avec les automobiles blindées ont déblayé l'oasis Dakhla, à la limite ouest, faisant 125 prisonniers, après quelque opposition.

Une opération semblable a été effectuée aux mêmes dates, à l'oasis Baharia, par des détachements des corps de méharistes. Nous avons fait 50 prisonniers, dont 10 officiers, et nous avons capturé une grande quantité d'armes et de munitions.

LE DÉBARQUEMENT DES FUSILIERS MARINS FRANÇAIS AU PIRÉE



L'AMIRAL DARTIGE DU FOURNET (X) ET SON ÉTAT-MAJOR



LA REVUE À BORD DU DÉTACHEMENT DE FUSILIERS MARINS QUI VA DÉBARQUER AU PIRÉE



LE DÉPART DES FUSILIERS MARINS POUR LE PIRÉE

On n'a pas oublié que, à la suite de manifestations contre l'Entente, et dont les promoteurs — en grande partie réservistes germanophiles — se portèrent jusque sous les fenêtres de notre légation à Athènes, l'amiral Dartige du Fournet ordonna le débarquement d'un contingent de marins qui, aussitôt, assurèrent la police de la ville et l'exécution des mesures énergiques

adoptées par les représentants des gouvernements alliés. C'est au moment du premier débarquement que furent prises ces photographies, où l'on voit, d'une part, l'amiralissime, à son bord, entouré de ses officiers d'état-major, d'autre part les 240 fusiliers marins passés en revue avant le départ pour la terre, enfin l'une des chaloupes qui ont servi au transport de ces soldats.

LA "KULTUR" INTENSIVE

Voici que docteurs et professeurs de Berlin mènent campagne en faveur de la polygamie.

Bien que la chose puisse nous paraître monstrueuse, elle n'en est pourtant pas moins vraie.

Les Herren Professoren parlent sérieusement de la polygamie comme de l'unique moyen possible pour parer à la dépopulation causée par la guerre.

Le Professor Christian Ehrenfels, de l'université de Prague, le Doktor Wecken et le Doktor Grahowsky, entre autres, ont déjà écrit de longs articles à ce propos.

A vrai dire, Herr Grahowsky se montre un peu plus perplexe que ses confrères. Il avait déjà publié sur la dépopulation une brochure dans laquelle il n'était nullement question de polygamie. Si aujourd'hui il se décide à aborder le sujet, il le fait avec une extrême circonspection.

Voici, en effet, ce qu'il dit dans la revue *Das neue Deutschland* :

On croit, communément, que la polygamie est une institution en honneur dans les contrées orientales et parmi les Mormons. Ce qu'on ignore, chez nous, sont les conséquences nullement immorales de cette pratique. Pourtant, l'introduction de la polygamie, en Allemagne, rencontrerait de très graves obstacles. La monogamie est trop enracinée dans nos mœurs. D'ailleurs, si l'on considère l'augmentation des frais qu'aurait à supporter le chef de la famille, la polygamie ne pourrait être adoptée que par un petit nombre.

En résumé, le Doktor semble regretter l'inutilité du remède.

Le Doktor Wecken, dans les *Familien geschichtliche Bletter*, se retranche derrière l'aspect historique de la question.

Ce n'est pas la première fois, écrit-il, qu'un semblable projet vient sur le tapis, en Allemagne. En 1650, déjà, pour remédier aux pertes de la guerre de Trente Ans, la Diète de Franconie avait adopté une motion en faveur de la bigamie, du mariage des prêtres et de la réduction du nombre des couvents pour hommes et pour femmes.

Comme on peut bien le voir, le Doktor n'ose pas se prononcer définitivement.

Par contre, le Professor Christian Ehrenfels, dans le *Archiv für Rassen und Gesellschaft Biologie*, approuve l'idée sans condition.

Il ne regarde pas la polygamie comme une solution nouvelle, car il en a déjà parlé, il y a plusieurs années, dans la même revue. Aujourd'hui, la chose lui paraît indispensable.

Il faut, affirme-t-il, nous seulement préserver la race de la destruction, mais aussi en augmenter la vigueur et la force. Les Allemands seront terriblement éprouvés par la guerre. Lorsque la paix sera revenue en Europe, il faudra passer outre sur la sévère morale qui impose la monogamie aux peuples civilisés et accorder, par exemple, « aux vaillants guerriers qui revien-

dront des champs de bataille » le droit de pratiquer, sous certaines conditions naturellement, la polygamie.

Le Professor Ehrenfels ne méconnaît pas les difficultés qu'entraînerait la suspension, même temporaire, de l'idée monogamie qui prévaut actuellement dans toutes les classes de la société. Toutefois, il exprime la conviction que la monogamie est, à la longue, incompatible avec l'accroissement de la race et qu'il faudra l'abandonner dans un avenir très prochain.

Quant à nous, nous ne discuterons point les idées du professeur de l'université de Prague, car cela nous entraînerait trop loin. Seulement, nous nous permettrons, en thèse générale, de poser cette modeste question :

« Est-il vraiment nécessaire, pour le bien de l'humanité et de la civilisation, que la race germanique subisse l'accroissement souhaité par Herr Ehrenfels ? »

G.-G. Z.

LES INTELLECTUELS ESPAGNOLS A PARIS

La journée de nos hôtes

La visite que la délégation des intellectuels espagnols rend à l'Institut de France est toute confraternelle. Aucune des cérémonies, prévues au programme, ne doit prendre un caractère officiel. Aussi, hier matin, et dès leur sortie, les académiciens espagnols ont-ils déposé simplement leur carte à l'Elysée, à la présidence du Conseil, au ministère de l'Instruction publique et au sous-secrétariat d'Etat de l'artillerie.

Ils se sont rendus ensuite auprès de M. Edmond Perrier, directeur du Muséum d'histoire naturelle, qui les avait conviés à un déjeuner intime. M. Etienne Lamy, secrétaire perpétuel de l'Académie française, ne put y assister, mais MM. Bergson, Imbart de La Tour, Widor représentaient l'Institut. On remarquait aussi MM. Paris, directeur de l'Institut français en Espagne, et Legendre, secrétaire de l'Institut français.

M. Edmond Perrier a remercié ses hôtes d'être venus témoigner leurs sympathies à la France et, après avoir évoqué l'œuvre du roi Alphonse XIII en faveur de nos prisonniers de guerre, il a exprimé l'émotion que nous ressentions à tous les témoignages de l'amitié espagnole.

Conduits par M. Edmond Perrier, les membres de la délégation ont ensuite parcouru les serres, la bibliothèque et les diverses galeries du Muséum. L'après-midi s'est terminé par une réception à la Bibliothèque nationale, due aux soins de M. Homolle, administrateur, entouré de M. Moreuil, secrétaire général, et des conservateurs.

Après un thé, offert par le comité du Louvre, un dîner a été donné en leur honneur à l'ambassade d'Espagne.

TRIBUNAUX

Trio de bandits en cour d'assises

Jean Roose, vingt et un ans, Camille Bolle, dix-neuf ans, et Henri Mortelé, vingt-huit ans, originaires de la Belgique, ayant fui devant l'invasion, étaient venus se réfugier à Paris.

Le 28 mars 1915, sous prétexte de chercher du travail, Roose et Bolle se rendirent à Jouy-le-Châtel (Seine-et-Marne), où ils cambriolèrent un de leurs compatriotes, Steingel. Le 31 mars, les deux complices, qui avaient résolu d'assassiner un compatriote du nom de Werbeck, arrivèrent à la ferme de l'Epine, où ils savaient que celui-ci travaillait. La nuit venue, Roose et Bolle demandèrent à Werbeck de leur accorder l'hospitalité. Celui-ci les accueillit sans méfiance. Au milieu de la nuit, les deux bandits, ayant constaté que Werbeck était profondément endormi, se levèrent et lui tranchèrent la gorge à l'aide d'un rasoir. Ils dépouillèrent leur victime d'une somme de 740 francs. Pour échapper aux recherches, Roose et Bolle accomplirent à pied 35 kilomètres d'une seule traite, pour regagner Paris.

L'impunité de ce crime leur suggéra un nouvel assassinat, celui d'un autre compatriote, Van den Bergh, qui habitait 13, rue de la Charbonnière. Henri Mortelé devait, cette fois, être de l'expédition.

Dans la soirée du 30 avril, Roose réussit à se faire accorder l'hospitalité d'une nuit dans la chambre de Van den Bergh. Puis, profitant du sommeil de son hôte, il lui porta à la gorge plusieurs coups de rasoir, avec une violence telle que la tête fut presque détachée du tronc. Après s'être lavé les mains, l'assassin fouilla sa victime et lui enleva une somme de 198 francs, qu'il s'en vint partager avec ses complices qui l'attendaient. La police judiciaire arrêta Roose et ses amis au moment où le sinistre trio se préparait à commettre un nouvel assassinat dans les environs de Chartres.

Roose, Bolle et Mortelé comparaissent, hier, devant les assises de la Seine, sous l'inculpation d'assassinat et de vol.

Cette première audience fut consacrée aux interrogatoires et à l'audition des témoins.

Aujourd'hui, réquisitoire de l'avocat général et plaidoiries de M^{rs} Maurice Garçon, Gauthier-Rougeville et Jaspard.

Le verdict sera rendu assez tard dans la soirée.

GEORGES MALDAGUE

dont EXCELSIOR publiera prochainement

Pour le Roi de Prusse!

qui contient de si curieuses révélations sur les régions envahies est le célèbre auteur de :

VISION ROUGE, CELLE QUI TUE, LA BOSCOTTE, FEMME DE PROIE, LES DEUX MICHELINES, LES CHEVALIERS DE L'AMOUR, etc.

Tout le monde lira

Pour le Roi de Prusse!

SOUSCRIRE A L'EMPRUNT c'est abréger la durée de la guerre

Pour obtenir la victoire, sans laquelle nous serions condamnés à la ruine, il faut à la France des canons, des munitions et un Trésor de guerre pour payer ses armements.

Plus les souscriptions seront abondantes, plus nos moyens d'offensive seront puissants et rapides.

Il nous faut une paix qui nous permette de réaliser les progrès économiques indispensables au relèvement national.

Une paix glorieuse nous protégera contre de nouvelles agressions, favorisera l'essor de notre industrie, de notre commerce, de notre agriculture.

La France récupérera ses pertes matérielles le jour où elle sera assurée d'une longue période de tranquillité, gage certain de sa prospérité.

Les efforts de tous doivent être dirigés vers la victoire décisive, qu'il faut obtenir à tout prix.

Aider nos armées à vaincre l'ennemi par de larges souscriptions à l'Emprunt, c'est servir son propre intérêt.

Verser ses épargnes au Trésor, c'est multiplier les moyens d'offensive et rendre la victoire plus prompte.

Souscrire à l'Emprunt de la Défense Nationale, c'est abréger la durée de la guerre.

La mission de l'Institut d'Espagne au Muséum



Les membres de la mission de l'Institut d'Espagne quittent le Muséum, sous la conduite de M. Edmond Perrier (X), qui les avait conviés à déjeuner et avec lequel ils visiteront les serres, la bibliothèque et les galeries.

Les pratiques des commerçants hongrois

GENÈVE, 23 octobre. — Dans un grand nombre d'endroits, en Hongrie, on a restauré les vieilles coutumes de faire le commerce, à savoir que les commerçants refusent l'argent et ne sont disposés à vendre leurs articles que contre des denrées alimentaires.

Le ministre de l'Intérieur a interdit ces échanges et ordonné de poursuivre devant les tribunaux les commerçants qui se refusent à vendre contre de l'argent.



FERNET-BRANCA

Spécialité de

FRATELLI BRANCA-MILAN

AMER TONIQUE, APÉRITIF, DIGESTIF

LA MEILLEURE LIQUEUR HYGIENIQUE

se prend avec de l'eau, du café, sirop, siphon, etc.

AGENCE A PARIS, 31, RUE ETIENNE-MARCEL

LES CONTES D'EXCELSIOR

LE FILLEUL

— Oh ! oh ! dit M. Bernard dès qu'il eut décacheté la lettre, regarde un peu, Célestine ! Il écrit comme un vrai notaire, notre filleul.

Célestine prit ses lunettes, examina les caractères et dit :

— C'est bien exact. Tu as raison, Frédéric.

Puis, ne sachant pas lire, elle remit la lettre à son mari, qui la lut lentement.

M. Bernard, qui s'intitulait « négociant en retraite », était un ancien teinturier, un teinturier de cette vieille école qui, au temps de l'enfance, fréquentait peu celle de l'instituteur. Le fort de M. Bernard, c'étaient les calculs de tête et la mémoire des chiffres : le crayon à la main, il était moins sûr de lui. A cinquante-cinq ans, il s'était retiré des affaires après fortune faite. Il vivait en rentier inoccupé et qui n'a point d'enfants. Quand la contume se fut répandue des parainages de guerre, il tint à avoir, lui aussi, son filleul. Au lieu d'écrire, il expédia un colis bourré des mets les plus succulents qu'il put trouver dans la meilleure épicerie de la petite ville, puis attendit l'accusé de réception : ce fut la lettre magnifiquement écrite qu'il venait de recevoir. Huault — ainsi se nommait le filleul — était moins chiche de remerciements que de donner des détails sur lui-même : une brève allusion à sa solitude dans la vie, c'était tout. Au surplus, peu importait aux Bernard : l'essentiel pour eux était qu'il fût satisfait. Mais soudain M. Bernard se gratta l'oreille, signe, chez lui, de préoccupation, voire d'inquiétude.

— Je songe, dit-il, qu'il faudra que nous lui répondions. Qu'en penses-tu, Célestine ?

Célestine, qui était toujours de l'avis de son mari, trouva cependant exagéré ce pluriel.

— Que tu lui répondes, oui. C'est bien exact, Frédéric. Moi, tu sais bien...

Elle n'insista pas. De l'encre et du porte-plume, M. Bernard avait une sainte horreur. De sa droite malhabile, tantôt il crevait le papier, tantôt le couvrait de pâtés. Mais quand, des tranchées, Huault leur écrivait avec de l'encre, pouvait-il lui envoyer, de l'intérieur, une lettre au crayon ?

— Je vais voir M. Delume, dit-il.

C'était l'instituteur. Il lut la lettre attentivement, dit qu'il n'y avait pas une faute d'orthographe et que le français en était très correct.

— Il y a dans les tranchées, ajouta-t-il, des jeunes gens instruits qui, avant la guerre, n'avaient déjà plus de famille et que la mobilisation a privés de leur gagne-pain. Votre filleul doit être un de ceux-ci.

M. Delume répondit de sa plus belle main et termina par quelques mots bien sentis sur la nécessité qu'il y avait de défendre la civilisation latine contre les prétentions germaniques. Le filleul verrait qu'un parrain lui était échu qui ne lui était pas inférieur. Puis M. Delume signa : Bernard Frédéric, négociant en retraite.

Il y eut d'autres envois de colis, d'autres échanges de lettres jusqu'au jour où Huault, annonçant que, pour la première fois, il allait bénéficier d'une permission d'une semaine, demandait, avec délicatesse et en s'excusant du dérangement, si son parrain et sa marraine pourraient le recevoir. De nouveau, M. Bernard se gratta l'oreille.

— Diable ! Diable ! fit-il. Ce n'est pas pour le dérangement. Mais un garçon instruit comme lui va trouver notre maison bien ordinaire et notre nourriture bien commune. Allons, Célestine ! Il faudra mettre les petits plats dans les grands et lui préparer une chambre où rien ne manque.

Célestine se mit en campagne, acheta un seau de toilette, une cuvette en porcelaine, un verre de cristal, de l'eau et de la poudre dentifrices, une brosse à dents, que sais-je encore ! Elle frotta le parquet, secoua les rideaux, remonta la pendule.

Il arriva un samedi, à la tombée de la nuit. C'était un petit homme trapu, d'une trentaine d'années, à grosse moustache noire et sourcils épais. Il portait le casque, rejeté un peu en arrière. Deux moustettes rebondies et une peau de bouc, en guise de bidon, lui protégeaient les flancs. Ses mains pendaient, grosses, lourdes, inertes. Au coup de sonnette, les Bernard accoururent : ils l'attendaient. Ils crurent devoir s'incliner cérémonieusement.

— Salut, M'sieu dame, dit le filleul. C'est moi, Huault.

Certes, ils n'étaient pas accoutumés aux manières du grand monde ; mais, d'après ses lettres, ils s'étaient fait de leur filleul une autre idée.

— Enchantés de vous voir ! dit bravement M. Bernard. Vous allez vous débarrasser et vous mettre à

l'aise dans votre chambre. Après, nous dînerons. Célestine, donne-moi la lampe.

— Ça ne sera pas de refus, dit Huault. Depuis deux jours que je bourlingue dans les trains...

M. Bernard le laissa seul et redescendit à la cuisine.

— Eh bien, Célestine ? dit-il.

— Il a l'air d'un brave garçon, répondit-elle.

— Certainement, fit M. Bernard. Mais, lui qui écrit comme un vrai notaire... Enfin... Nous verrons bien.

D'habitude, ils prenaient leurs repas dans la cuisine. Ils avaient décidé de mettre les couverts dans la salle à manger aussi longtemps qu'ils auraient leur filleul. Tout d'abord, il ne parla point, occupé qu'il était à goûter d'un excellent potage dont il redemanda. Quand il eut bu d'un trait un verre de vin, il devint communicatif, savourant la douceur de vivre assis à une table bien garnie. Il parla de son séjour dans les tranchées, des copains.

— Y a Martinet, dit-il, qu'est pas un imbécile, vous pouvez me croire. Dans le civil, c'était un instituteur. Il sait tout, ce gars-là ! Ça ne l'empêche pas d'être simple bibi de deuxième, comme moi.

Gravement, M. Bernard opinait du chef. Huault ajouta sans malice et avec le plus parfait naturel :

— C'est lui qui nous fait toutes nos lettres, celles de ceusses qu'ont pas l'habitude d'écrire.

— Ainsi !... dit Célestine, admirative.

— Ici, dit M. Bernard sur un ton détaché, nous en avons un, qui est mon ami, et qui n'est pas le premier venu : il s'appelle M. Delume. Je lui ai parlé de vous. Je vous ferai faire sa connaissance...

Henri Bachelin.

L'école doit collaborer au succès de l'emprunt

Une circulaire de M. Painlevé

M. Paul Painlevé, ministre de l'Instruction publique, vient d'adresser aux inspecteurs d'académie la circulaire suivante :

Dans quelques jours, les souscriptions à l'emprunt seront closes. La confiance et le patriotisme du pays ont pleinement répondu à l'appel du gouvernement ; mais il importe que la puissance financière de la France s'affirme, après deux ans de guerre, aussi victorieusement que la puissance de ses armes.

C'est à nos instituteurs et à nos institutrices, c'est aux maîtres et aux maîtresses de notre enseignement à tous les degrés, c'est à leur autorité morale, à leur propagande toujours si persuasive et si efficace qu'il appartient de faire comprendre aux retardataires leur devoir. Quiconque, pouvant souscrire à l'emprunt, ne souscrit pas, déserte : il abandonne ses frères au combat. Bien loin d'abréger la guerre, comme le prétend une propagande impie, il la prolonge ; s'il n'écarte pas de nous la victoire, qui désormais ne saurait nous échapper, il la fait plus lente à venir et plus meurtrière.

En faisant pénétrer ces vérités dans l'esprit et le cœur de la jeunesse, les maîtres de notre enseignement n'accomplissent pas seulement une œuvre d'éducation : leur influence déborde singulièrement les murs de leurs classes. Si nombreuses que soient les écoles qui ont voulu apporter directement leur contribution à la défense de la patrie, ce n'est point aux sommes versées au Trésor qu'il faut mesurer l'importance du devoir accompli : c'est plus encore à la valeur de l'exemple et à son retentissement dans toutes les classes de la Nation.

La Convention, à l'heure où ses quatorze armées luttaient aux frontières, accordait les honneurs de la séance aux délégations des écoles qui apportaient leur argent à la patrie en danger. Aujourd'hui, de telles délégations seraient innombrables.

Pour qu'un souvenir demeure de cet effort patriotique, j'ai décidé, d'accord avec M. le ministre des Finances, d'attribuer à tous les établissements d'enseignement qui auront souscrit à l'emprunt national un diplôme d'honneur. Chacun des jeunes souscripteurs recevra en outre individuellement un diplôme réduit qui attestera que, petit ou grand, enfant ou adolescent, il a voulu porter son obole afin que fût mieux armé encore, pour la victoire décisive, le bras de ses aînés.

PAUL PAINLEVÉ.

Par la voie de la presse, cette circulaire parviendra aujourd'hui dans toutes les régions de France ; les maîtres de nos écoles pourront, en temps utile, la lire et la commenter à leurs élèves.

Chaque écolier de France vaudra mériter le précieux souvenir qu'a fait préparer le ministre de l'Instruction publique et qui attestera qu'il a, pour sa petite part, bien mérité de la patrie.

"EXCELSIOR" RETRIBUE

les photographies intéressantes
qui lui sont envoyées par ses
correspondants et lecteurs sur

La vie sociale	Les événements locaux
La vie artistique	La vie économique
Les procès importants	Les sports
Les accidents graves	Tous faits pittoresques

THÉÂTRES

PETITE GAZETTE DE LA COMEDIE

A l'occasion de la répétition générale de *la Course du Flambeau*, dont la première (à ce théâtre) aura lieu demain 25 octobre, jour anniversaire de la mort de son auteur, j'ai dressé le bilan de l'œuvre de Paul Hervieu à la Comédie-Française, avec le nombre des représentations de ses pièces données de son vivant (la date qui suit le titre est celle de la première).

Les Tenailles, 28 septembre 1895, 97 représentations.
La Loi de l'homme, 15 février 1897, 71 représentations.
L'Enigme, 5 novembre 1901, 140 représentations.
Le Dédale, 19 décembre 1903, 80 représentations.
Le Réveil, 18 décembre 1905, 48 représentations.
Connais-toi, 29 mars 1909, 63 représentations.
Modestie, 5 avril 1909, 49 représentations.
Bagatelle, 28 octobre 1912, 45 représentations.

Depuis la mort de Paul Hervieu, on a donné sept représentations des *Tenailles*, onze de *L'Enigme* et treize de *Dédale*. La centième des *Tenailles* a eu lieu le 19 novembre 1915, vingt-cinq jours après la mort d'Hervieu !

Voici maintenant la distribution des principaux rôles de *la Course du Flambeau*, au Vaudeville, en 1901, au Théâtre Réjane en 1907 et à la Comédie en 1916 :

Maravon : MM. Lérand, Signoret, H. Mayer.
Stangy : MM. Dubosc, Tarride, Grand.
Le docteur : Nertann, Varennes, Ravet.
Didier : MM. Numa, Worms, Le Roy.
Gribert : MM. Leubas, Chambly, Denis d'Inès.
Jérbin : MM. Mauloy, Michel, Lehmann.
Marie-Jeanne : Mmes Bernou, Toutain, Bovy.
Mme Ponthione : Mmes Darcourt, S. Avril, S. Devoyod.

Mmes Réjane et Daynes-Grassot ont seules joué les rôles de Sabine Revel et de Mme Fontenais, tenus à la Comédie par Mmes Bartet et Pierson.

Emile Mas.

Les générales d'aujourd'hui. — A la COMÉDIE-FRANÇAISE, à 1 heure 1/2 : *la Course du Flambeau*, quatre actes, en prose, de M. Paul Hervieu.

A la demande de M. Emile Fabre, administrateur général de la Comédie-Française, M. Fernand Gregh a bien voulu écrire un poème à la mémoire de son ami Paul Hervieu. Ce poème sera dit à la répétition générale et la première par Mme Bartet.

Au THÉÂTRE MICHEL, la comédie fantaisiste de M. Pierre Vebert et M. Yves Mirande : *Une femme, six hommes et un singe*, une dernière fois remise, sera donnée ce soir, irrévocablement, à 8 h. 45.

A l'APOLLO. — *La Demoiselle du Printemps* continue son heureuse carrière, grâce à l'interprétation de premier ordre qu'ont su lui donner M. Maillard, Beauval, Elaine, Massart et Moriss, Rose Amy, Mad. Guitty, Valentine Rault, L. Drennes. Ces excellents artistes remportent chaque soir un gros succès.

Au THÉÂTRE DE LA DAUPHINE. — Les représentations de la Boîte à Fursy ont un succès considérable. Fursy, Dominique Bonnaud, Jules Moy sont étourdissants de verve, et la Revue, où Gaby Benda, Adrienne Delide, Vallès et les auteurs rivalisent de gaieté, est un bijou d'esprit satirique.

Vendredi prochain, changement de programme, la Boîte à Fursy donnant au Théâtre de la Dauphine ses dernières représentations parisiennes.

Variétés. — Il est fort rare de trouver une troupe d'un talent et d'un ensemble aussi parfaits que celle qu'a su réunir Max Dearly pour interpréter *Kit*. Pour s'en rendre compte, il faut avoir vu avec quel art Manzoni, Lemaire, Mmes Gabrielle Berny et Daubray-Joly ont composé un remarquable quatuor de Boches dont Kit parvient à surprendre les secrets.

Aux matinées nationales. — Dimanche prochain, à 2 h. 1/2, quatrième Matinée nationale. M. Henri Rabaud reprendra la direction de l'Orchestre de la Société des Concerts. Au programme : Mlle Marthe Chérel, de l'Opéra-Comique ; Mlle Jeanne Delval, de la Comédie-Française, et l'éminent sociétaire G. Berr. M. Tristan Bernard dira deux poèmes. Allocution de M. Joseph Reinach, ancien député.

Aux Concerts Colonne-Lamoureux. — Dimanche prochain, à 3 heures, deuxième concert Colonne-Lamoureux avec le concours de Mme Hilda Roosevelt et de M. Alfredo Casella. La première partie du programme sera composée d'œuvres de César Franck. La seconde sera consacrée à l'Ecole symphonique moderne italienne.

Le concert se terminera par l'ouverture du *Barbier de Séville*, de Rossini, et sera dirigé par M. Gabriel Pierné.

MARDI 24 OCTOBRE

Comédie-Française. — A 8 heures, *Un Caprice, l'Avare*.
Opéra-Comique. — A 8 heures, *la Traviata*.
Odéon. — A 8 heures, *la Famille Benoiton*.
Antoine. — A 8 h. 30, *Une amie d'Amérique*.
Athénée. — A 8 h. 30, *l'Ane de Buridan*.
Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 30, *Faisons un rêve* (S. Guitry, Ch. Lysès).

Capucines (Gut. 56-40). — A 8 h. 30, *Tambour battant*, revue ; *le Plumeau ; Paul Paul au rideau* !
Châtelet. — Mercredi, samedi et dimanche, à 8 h. ; jeudi et dimanche, à 2 h., *les Exploits d'une petite Française*.
Gymnase. — A 8 h. 30, *la Petite Dactylo*.
Nouvel-Ambigu. — A 8 h. 30, *le Maître de forges*.
Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 30, *le Sphinx, l'Infidèle*.
Th. Michel. — A 8 h. 15, *Une femme, six hommes et un singe*.

Palais-Royal. — A 8 h. 30, *Madame et son filleul*.
Apollo. — Tous les soirs, à 8 h. 15, *la Demoiselle du Printemps*. Jeudi et dimanche, matin, à 2 h. 30. (Centra : 72-21).
Théâtre des Arts (Wagram 86-03). — A 8 heures, *la Seconde Madame Tanqueray* (Mme Berthe Eady). Matin, jeudi et dimanche.
Ba-Ta-Clan. — A 8 h. 30, *Ca murmure !*.
Cluny. — A 8 h. 15, *le Truc de la Boniche*.
Théâtre de la Dauphine (Passy 19-15). — A 8 h. 45, Fursy, Dom. Bonnaud, J. Moy, Gaby Benda, et la Revue.
Grand-Guignol. — A 8 h. 30, *la Marque de la Bête*, etc.
Jeunesse. — A 8 h. 15, *le Chopin*.
Trianon-Lyrique. — A 8 heures, *Zampa*.
Th. Réjane. — A 8 h. 30, *Mister Nobody*.

ECOLE Boulevard Poissonnière, 19 PIGIER
Rue de Rivoli, 53
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

Th. Sarah-Bernhardt. — Sauf lundi et vendredi, à 8 heures, la Dame aux camélias.
Scala. — Jeudi, la Dame de chez Maxim.
Variétés. — A 8 h. 15, Kit (Max Dearly). Mat. jeudi et dim.
Vaudeville. — A 8 h. 30, Crésus.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS
Olympia (Tél. Centr. 44-68). — A 2 h. 30 et 8 h. 30, 20 vedettes et attractions.
Gaiety-Palace. — A 2 h. 20 et 8 h. 20, Remember et Alsace. Loc. 4, r. Forest, 41 à 47 h. Tél. Marc. 16-73.
Lundi, mardi, mercredi, mat. pop. à tarif red. Progr. spéc.
Omnia-Pathé. — L'Instinct, le Prince charmant (Henry Bos), etc. Actualités militaires.

Faits divers

Tamponnement de tramways. — Hier matin, à 10 heures, place de la Défense, à Puteaux, une violente collision s'est produite entre deux tramways.
Huit personnes, légèrement blessées, ont regagné leur domicile après avoir reçu les premiers soins dans une pharmacie de l'avenue de Saint-Germain.

Tuée par une automobile. — Une blanchisseuse, Mme Laure Dives, âgée de soixante-quatre ans, demeurant 35, rue de Plaisance, à Paris, a été renversée, hier matin, à 7 heures, par une automobile, alors qu'elle se rendait à Antony.
La malheureuse a été tuée sur le coup.

Accident macabre. — A midi un quart, hier, un convoi funèbre descendait la rue des Martyrs, lorsque, en face du numéro 15, le corbillard fut tamponné par une automobile.

Les chevaux s'emballèrent et allèrent heurter une voiture chargée de fourrage. Sous le choc, ils s'abattirent, brisant la flèche du corbillard.

L'émotion qui s'était emparée des spectateurs de l'accident se calma un peu quand on constata que le cercueil était resté en place. Les employés des pompes funèbres le portèrent immédiatement dans l'église Notre-Dame-de-Lorette, où il demeura en attendant l'arrivée d'une autre voiture.

Le cocher, Alexis Trocaz, demeurant 30, passage Doudeauville, avait été projeté de son siège, et il a dû être admis à l'hôpital Lariboisière.

Mort subite. — Une femme, paraissant âgée de cinquante ans environ, passait hier matin rue des Maronites, quand, soudain, elle s'affaissa.

Transportée dans une pharmacie, elle rendit le dernier soupir, succombant à une embolie cardiaque.

Communiqués

M. Herriot, sénateur, maire de Lyon, vient d'inaugurer l'Ecole des Hautes Etudes commerciales pour les Jeunes Filles, fondée à Paris, 292, rue Saint-Martin, au Conservatoire des Arts et Métiers. Le ministre du Commerce s'était fait représenter.

C'est après-demain jeudi, à 3 heures, que sera donnée au théâtre du Gymnase la matinée exceptionnelle des « Journaux des tranchées ».

Le major Vève, fondateur du plus ancien de ces journaux, racontera comment sont éclos les 150 *Camaras du front*. Les œuvres de nos poètes et littérateurs seront interprétées par Mmes Berthe Cerny, J. Delval, Madeleine Roch, B. Dussane, Marg. Moreno, de la Comédie-Française; Mmes Véra Sergine et Paule Andral, de l'Odéon; Mmes Marthe Régnier et Marcelle Yrven, etc.

Le produit intégral appartiendra à la « Protection du réformé n° 2 » et à la « Fraternelle du spectacle ».

Le comité France-Amérique offrira jeudi, à 8 heures, un banquet à Mme Whitney-Warren, à l'occasion de son passage en France. Le dîner sera présidé par M. Gabriel Hanotaux, de l'Académie française.

L'Association des comptables de la Seine vient de souscrire au nouvel emprunt pour une somme de 280.000 francs, après avoir souscrit à celui de 1915 pour 1.400.000 francs.

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 24 OCTOBRE 1916

47

La côtelette à la victime

roman inédit

par CLAUDE

Les masques et les visages

A travers les vaticinations de l'ancien cuisinier qui jugeait les événements et les hommes à travers sa propre passion de gourmandise, un fait était réel, sautait aux yeux d'Ignace : un peuple qui avait eu faim mangeait. Au milieu de sa misère, il ne pensait qu'à se prélasser dans les logis saccagés de l'aristocratie et à s'y gorger du mieux qu'il le pouvait.

Les bourreaux des Tuileries, allait-il les retrouver à table et les servir ?...

Cette pensée le fit frissonner... Il s'était donné une mission : il l'accomplirait jusqu'au bout.

Vers la fin de la huitaine, comme Narcisse revenait soucieux, sa ligne à la main, Ignace lui dit :

— Narcisse, nous allons nous séparer... Tu m'as recueilli, tu m'as instruit... Maintenant je suis en état de me tirer d'affaire tout seul...

Narcisse était préoccupé.
— Comme tu voudras, Ignace... Tu ferais mieux de t'en retourner dans ton pays... L'air est mauvais ici.

— Je veux rester...
— Comme tu voudras... Où vas-tu ?...
— Dieu me conduira.

— C'est très loin, mon pauvre Ignace... Je t'ap-

Exposition des tapisseries Raymond Duncan

M. Raymond Duncan invite en ce moment les amateurs de tapis à aller visiter son atelier de fabrication et d'exposition, rue Visconti. On pourrait se dérouter pour un spectacle moins intéressant. Quelques élèves-femmes réalisent là des œuvres dont le caractère artistique et la très parfaite technique sont d'excellentes recommandations à la sympathie. Renoyant d'anciens tours de mains, remettant en marche les métiers d'autrefois, poursuivant de curieuses, de fécondes recherches dans l'art de la teinture végétale, l'atelier invente des modèles aux agencements linéaires fort agréables et aux coloris heureux, distingués, dans leur parti pris même de ne point étonner par des tons violents. La discrétion des accents s'apparente bien avec le style adopté, quelque peu exclusivement, en un systématique rappel de thèmes ornementaux provenant du fonds hellène antique.

Mais M. Duncan soutient la thèse que pour régénérer notre goût et l'expurger de toute influence germanique, il faut, d'obligation, remonter à la tradition et, selon lui, on ne remontera jamais assez loin. Aussi en vient-il à signer des tapis Périclès et d'autres mycéniens. C'est un point de vue. Quelque opinion qu'on en ait, il faut reconnaître que le promoteur du mouvement et ses disciples sont animés, toute question artistique mise à part, d'une pensée des plus généreuses. Ils voudraient réussir à persuader nos compatriotes du devoir qui est le leur et qui les reconduirait sinon au labeur de la quenouille, mieux encore à la science du beau tissage. Des mains vieilles et inutiles aujourd'hui serviraient ainsi une noble industrie, et la France y gagnerait honneur et argent. Déjà, des sections d'encouragement et de production ont été formées en Bretagne, en Auvergne, en Provence, demain en Normandie. Cela est très bien. M. Duncan a fait ses preuves en Grèce même, vers la fin de 1914. Il y a ramené des métiers défilants : tapisserie, meuble, poterie, vannerie. Son effort est de valeur réelle. Il mérite d'être considéré, à l'heure où nous pensons à renaître par tous les moyens. — P. F.

DANS LA MARINE

Citations à l'ordre de l'armée. — Sont cités à l'ordre de l'armée : l'enseigne de vaisseau de 1^{re} classe Woltz et le second-maître mécanicien Duclos : « Ont fait preuve d'audace, d'habileté et de calme au cours d'une audacieuse mission aérienne. »

TIRAGES FINANCIERS

Ville de Paris 1892. — Le numéro 501245 est remboursé par 100.000 francs ; le numéro 95880 par 50.000 fr. Les deux numéros suivants sont remboursés chacun par 10.000 fr. : 381392, 421060. Trente numéros sont remboursés chacun par 1.000 fr. 1.021 numéros sont remboursés au pair.

Communes 1906. — Le numéro 887400 est remboursé par 200.000 francs ; le numéro 1177206 par 25.000 fr. Les huit numéros suivants sont remboursés par 5.000 fr. : 740344, 125885, 587690, 994893, 1018955, 1173137, 710482, 308463. Cent numéros sont remboursés par 1.000 francs.

Communes 1912. — Le numéro 765247 est remboursé par 100.000 francs ; le numéro 859357 par 10.000 fr. Les douze numéros suivants sont remboursés par 1.000 fr. : 679847, 684868, 1342097, 626900, 575048, 959188, 773108, 562648, 1408812, 464767, 1280991, 373279. Cent numéros sont remboursés par 500 francs.

porte cette carte... Tu en auras besoin... C'est un certificat de civisme. Il en faut encore... Je suis assez bien avec un chef de section, qui me l'a donné.

— Merci, Narcisse... Mais tu pourrais me rendre un plus grand service...

— Lequel ?

— Tu sais qu'il y a... quelqu'un que je veux retrouver... Tu connais tant de gens...

Narcisse fit la grimace.

— Non! Non!... Ignace, ne me demande pas ça...

Je ne veux rien connaître de tes projets... S'il fallait venger toutes les victimes, la moitié de Paris égorgerait l'autre. Je ne sais rien... Je n'entends rien... Je suis pour la paix, la paix à table.

Non, Ignace, non... J'écoute les bavards... Tant pis pour eux s'ils parlent, voilà tout... Je grimpe aux arbres pour savoir d'où vient le vent. Mais mets ton doigt entre l'arbre et l'écorce... Oh! oh! pas si bête! Ne compte pas sur moi.

— Soit, dit Ignace... Je chercherai tout seul.

— Je ne te souhaite pas de te retrouver en face de celui que tu cherches. D'ailleurs, mon bon, tout le monde aujourd'hui a changé de visage...

Tu risques de ne pas le reconnaître...

— C'est vrai, fit Ignace, rendu rêveur... Mais tu oublies que je suis un soldat. Je me suis donné une consigne.

— Tu! tu! tu!... Enfin, tu es mon vieux camarade. Va, suis ton hasard, cours ta chance... Et si tu te trouves dans l'embarras, si tu l'aperçois que ça sent le brûlé, viens ici... J'ai plus d'un moyen pour retaper un plat manqué.

Narcisse était venu s'appuyer auprès de la fenêtre.

— D'ailleurs, le moment est très mal choisi... Nous sommes dans une mauvaise période... Les Jacobins font parler d'eux. Le gouvernement est inquiet. Il y a un nommé Babeuf, le directeur du *Tribun du Peuple*, un dangereux imbécile... Il

veut l'égalité pour tous, le drôle... Il veut supprimer la propriété... Encore un qui nous fera manger le ragoût à la Lyeurgue... A chacun sa marmite... Comme on fait son rôt, on le mange...

Voilà mes principes. Le citoyen Babeuf est fou... Enfin, tu tombes dans des jours agités. C'est comme si tu arrivais à la minute où le chef saucier est sur le point de voir tourner sa sauce mahonnaise.

Ignace avait préparé son paquet.

— Je n'ai pas choisi mon heure, dit-il, obstiné.

— Ce serait si bon de pouvoir rester ici à sa fenêtre à regarder les passants, les allants et venants, et à surveiller les amoureux comme on regarde se becqueter les oiseaux, fit Narcisse mélancolique.

Il se pencha subitement en dehors de la fenêtre...

— Ah! mais, voilà une vilaine figure que je connais, s'écria-t-il.

— Qu'est-ce qu'il veut? fit Ignace en s'approchant.

— Ah! mais oui... Tiens, fit-il, voici un vilain gibier.

— Qui ça?

— Ce citoyen, avec un pantalon de marinier, qui cause avec le roulier, là en bas.

— Tu le connais?

— Non... mais il m'a... je veux dire, il a été bien brutal avec... avec un brave homme de mes amis.

— Ah! fit Ignace, indifférent aux malheurs des amis de Narcisse.

— Il se vante d'être entré aux Tuileries le fameux jour... tu sais.

— Ah!...

Ignace avait dressé l'oreille.

— Oui... mais il se vante peut-être! C'est un Marseillais, tu sais, dit Narcisse imitant l'accent provençal.

BLOC-NOTES

LA JOURNÉE

Fête à souhaiter : aujourd'hui mardi, Saint Macloire; demain, Saint Crépin.

— A 3 heures, séance à la Chambre des Députés.

NOUVELLES DES COURS

— Aujourd'hui sera célébré par la maison royale d'Espagne l'anniversaire de la naissance de S. M. la reine Victoria d'Espagne, née à Balmoral le 24 octobre 1887, fille de feu le prince Henri de Battenberg et de la princesse, née princesse de Grande-Bretagne et d'Irlande.

— S. M. le roi d'Espagne est de retour à Madrid, venant de Saint-Sébastien.

CORPS DIPLOMATIQUE

— S. Exc. le comte de Salis, qui succède à sir Hery Howard comme ministre de la Grande-Bretagne auprès du Saint-Siège, est attendu incessamment à Rome.

— Le capitaine William Dugald Mac Dougall, récemment nommé attaché naval à l'ambassade des Etats-Unis en Angleterre, vient d'arriver à Londres.

INFORMATIONS

— La duchesse de Westminster a quitté Paris, hier.

MARIAGES

— Le mariage de M. Max de Beaunay, fils de M. Raoul Beaunay et de Mme, née de Cleroy, avec Mlle Suzanne de Coqueremont, fille de M. Henri de Coqueremont et de Mme, née de Lestaville, vient d'être béni à Rouen, dans l'intimité.

NAISSANCES

— Mme Pierre Liagre a mis au monde un fils, André.

DEUILS

Morts pour la France :

Le chef d'escadrons MARCEL BROUSSARD, du 3^e dragons, détaché à l'infanterie, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre avec palme, a trouvé la mort la plus glorieuse le 14 septembre, à l'assaut de la ferme de Priez. — DE SAINT-LEGER, lieutenant au 1^{er} hussards. — JEAN ROGER, médecin auxiliaire au 54^e d'infanterie. — PAUL LEVIVIER, sergent aux chasseurs à pied. — DANIEL D'AUBIGNY, sergent au 127^e d'infanterie. — PIERRE BRÉHIER, aspirant d'infanterie. — ANDRÉ GABRIEL FERRIER, chef d'équipe section de camouflage, fils du maître Gabriel Ferrier.

Nous apprenons la mort :

Du baron Pieyre, inspecteur général des Finances honoraire, officier de la Légion d'honneur, décédé à soixante-deux ans, à Montredon-Lasalle (Gard);

De M. Emile Robin, directeur honoraire de la Banque de France, chevalier de la Légion d'honneur, décédé à soixante-quatre ans;

De Mme Paul Gingeot, née Bathilde Foucher, veuve du docteur, médecin de l'Hôtel-Dieu, décédée à soixante-deux ans;

De M. Paul-Louis Garnier, homme de lettres;

De M. Louis Levita, décédé en son domicile, avenue Kléber, 12.

Pour les naissances, mariages, nécrologies, s'adresser à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière, Paris. Téléphone Central 52-44 — 9 à 6 h. Tarif spécial pour nos abonnés.

L'action des Comités interparlementaires du Commerce

Les comités parlementaires, affiliés à la conférence interparlementaire du commerce, ont accompli, hier matin, une démarche solidaire auprès de leurs gouvernements respectifs afin d'obtenir un plus rapide examen des résolutions de la conférence interparlementaire d'avril qu'entraînent des questions douanières.

A Paris, M. Clémentel, ministre du Commerce et président de la conférence des gouvernements, a reçu la délégation française conduite par MM. Charles Chaumet, président, Marc Réville, président de la commission des douanes, et Landry. La délégation sera reçue aussi par M. Briand, dès son retour.

La

La semaine

gros appréc

Nos rent

Parmi les

même le r

Aux étal

à 1.184.

Les gran

notamment

les lignes

Saragosse

Les cupr

à 1.755 cor

En banq

Londres,

Pétrograd,

Barcelone,

La tonne

17, 3 mois

ant, 179 1

31 1/2; zinc

C

I

Dans le

occupées

o décidé

sièges et

che 29 oc

Comme

de suite

L'Emprunt

BA

2

DI

LE

20

16

22

14

70

41

et d

Les

I

les exem

collection

ns lecte

sept

remplace

1914.

Joindr

France,

Pour l

fr. 25.

Un Ma

œur ho

Il se j

— Tu

porte co

— Eh

as l'o

ied, là,

est un

vieilles

Un Ma

— J'y

— Oh

— J'e

— Bo

il le c

ried.

— Je

Narcisse

— Un

ai pas

— Ad

Ignace

vengere

Il ava

— Ec

regretta

— Ou

— En

que je

à perso

ici... Je

mais je

semble

Les d

pas qu

chose d

— Ac

— Ch

La Bourse de Paris

DU 23 OCTOBRE 1916

La semaine débute de façon plus satisfaisante. Les réalisations sont moins pressantes et la hausse a fait des progrès appréciables dans un certain nombre de compartiments. Nos rentes se retrouvent, le 3 0/0 à 61,20, le 5 0/0 à 90. Parmi les fonds étrangers, l'Extérieure s'améliore à 97. De même le Russe 1891 passe de 59,05 à 59,55.

Aux établissements de crédit, le Lyonnais se raffermi à 1.184.

Les grands Chemins français font meilleure contenance, notamment le Nord, qui s'avance à 1.375. Même nuance sur les lignes espagnoles, où le Nord-Espagne s'inscrit à 418, le Saragosse à 416.

Les cuprifères sont irrégulières. On a négocié le Rio à 1.755 contre 1.765. Boléo échangé.

En banque, au groupe russe, la Toula s'avance à 1.627.

COURS DES CHANGES

Londres, 27,79 ; Suisse, 110 1/2 ; Amsterdam, 239 1/2 ; Pétersbourg, 181 1/2 ; New-York, 583 1/2 ; Italie, 89 1/2 ; Barcelone, 592 1/2.

COURS DES METAUX A LONDRES

La tonne de 1.016 kilos : Cuivre Chili disp., 121 ; cuivre liv., 120 1/2 ; électrolytique, 143 1/2 ; étain comptant, 179 1/2 ; étain liv., 3 mois, 180 1/2 ; plomb anglais, 31 1/2 ; zinc comptant, 51 ; argent, l'once 31 gr. 1.035, 32 d. 3/8.

CRÉDIT LYONNAIS

EMPRUNT FRANÇAIS 5 0/0 1916

Dans le but de faciliter la souscription aux personnes occupées pendant la semaine, le CRÉDIT LYONNAIS a décidé de laisser ouverts, de 10 h. à 4 h., tous ses sièges et agences à Paris et dans la banlieue, le dimanche 29 octobre, jour de clôture de la souscription.

Comme d'habitude, le CRÉDIT LYONNAIS délivre de suite à ses guichets les certificats provisoires de l'emprunt.

BANQUE NATIONALE DE CREDIT

2^e Emprunt 5 % de la DÉFENSE NATIONALE

LES SOUSCRIPTIONS SONT REÇUES :

20, Rue Le Peletier ;
16, Boulevard des Italiens ;
22, Avenue de l'Opéra ;
14, Boulevard Saint-Germain ;
70, Rue de Turbigo ;
41, Boulevard Bourdon (Place de la Bastille) ;
et dans toutes les Succursales de Province.

Les titres sont délivrés séance tenante sans aucune formalité.

Reclamez-nous

les exemplaires d'Excelsior qui manquent à votre collection. Nous sommes en mesure de fournir à nos lecteurs tous les numéros parus depuis le 1^{er} septembre 1914 et les trois numéros spéciaux remplaçant les numéros épuisés de juillet et d'août 1914.

Joindre, par exemplaire demandé : Pour la France, année 1914, 0 fr. 20 ; année 1915, 0 fr. 15. Pour l'étranger, année 1914, 0 fr. 30 ; année 1915, 0 fr. 25.

POURQUOI ACHETER POUR UN POILU
un imperméable de 60 ou 80 francs
quand pour **18 fr. 50 FRANCO**
"L'IMPERMÉABLE DU POILU"
fera le même usage. 12, rue Lécuse, Paris.

Sauvez vos Cheveux

PAR LE

Pétrole HAHN

PRODUIT FRANÇAIS

Gros : F. YIBERT, Fab. LYON.

DEMANDEZ

LA TOURISTE

BANDE MOLLETIÈRE

SPIRALES EXTENSIBLES

1 2 3

La Seule en TROIS COURBES

Supprimant tout glissement.

1^{re} Qualité : Marque Or. 2^{me} Qualité : Marque rouge.

En Vente dans les Grands Magasins et toutes Maisons de Chaussures, Nouveautés, Sports.

Gros : La Touriste, Paris.

VIN de PHOSPHOGLYCERATE de CHAUX DE CHAPOTEAUT. FORTIFIANT STIMULANT

Recommandé Spécialement aux CONVALESCENTS, ANÉMIÉS, NEURASTHÉNIQUES. Etc., Etc.

Dans Toutes les Pharmacies. VENTE EN GROS : 6 RUE VIVIENNE, PARIS.



LOCATION de MEUBLES pour toute la FRANCE

Installation complète :

MEUBLES D'OCCASION et NEUFS Spécial. de Bureaux GARDE-MEUBLE

Etablissements JANIAUD Jeune, 61, rue Rochechouart.

Maladies de la Femme

LA MÉTRITE

Il y a une foule de malheureuses qui souffrent en silence et sans oser se plaindre, dans la crainte d'une opération toujours dangereuse, souvent inefficace.

Ce sont les femmes atteintes de métrite.

Celles-ci ont commencé par souffrir, au moment des règles qui étaient insuffisantes ou trop abondantes. Les Pertes blanches et les Hémorragies les ont épuisées.



Exposer ce portrait

Elles ont été sujettes aux maux d'estomac, Crampes, Aigreurs, Vomissements, aux Migraines, aux Idées noires. Elles ont ressenti des élancements continus dans le bas-ventre et comme un poids énorme qui rendait la marche difficile et pénible.

Pour guérir la Métrite, la femme doit faire un usage constant et régulier de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

qui fait circuler le sang, décongestionne les organes et les cicatrise, sans qu'il soit besoin de recourir à une opération.

La Jouvence de l'Abbé Soury guérit sûrement mais à la condition qu'elle sera employée sans interruption jusqu'à disparition complète de toute douleur.

Il est bon de faire chaque jour des injections avec l'Hygiène des Dames (1 fr. 50 la boîte).

Toute femme soucieuse de sa santé doit employer la Jouvence de l'Abbé Soury à des intervalles réguliers, si elle veut éviter et guérir : Métrite, Fibrome, mauvaises Suites de couches, Tumeurs, Cancers, Varices, Phlébites, Hémorroïdes, Accidents du Retour d'Âge, Chaleurs, Vapeurs, Étouffements, etc.

La Jouvence de l'Abbé Soury, toutes Pharmacies : 4 fr. le flacon ; 4 fr. 60 franco. Les 3 flacons franco gare contre mandat-poste 12 francs, adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

(Notice contenant renseignements gratuits). 286

CHEMINS DE FER DE L'ETAT

Validité des billets d'aller et retour à l'occasion de la Toussaint

Les billets d'aller et retour ordinaires émis par les gares du réseau de l'Etat bénéficieront cette année, comme les années précédentes, d'une validité prolongée à l'occasion de la Toussaint. C'est ainsi que les billets délivrés à partir du jeudi 26 octobre seront valables au retour jusqu'au lundi 6 novembre. Les billets de bains de mer de trois ou quatre jours, délivrés seulement sur les lignes de Normandie et de Bretagne, bénéficieront également de la même prolongation.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volmard.

Un Marseillais, le 10 août ! Ignace sentit son cœur bondir.

Il se pencha vers Narcisse.

— Tu le vois ? Il parle avec le roulier sous la porte cochère...

— Je vois...

— Eh bien ! si tu le rencontres, Ignace... et si tu as l'occasion de lui allonger un bon coup de pied, là, dans le bas des reins... Je te permets ça... c'est un mauvais homme... Il ne respecte pas la vieillesse.

Un Marseillais du 10 août !... Ignace frémissait...

— J'y vais...

— Oh ! comme tu es pressé...

— J'en tiens un...

— Bon ! bon !... Un coup de pied seulement et il te le cherchera querelle... Rien qu'un coup de pied.

— Je croyais que tu ne voulais pas te venger, Narcisse !

— Un coup de pied dans le... dos... Hé ! je ne t'ai pas dit que c'est moi qui l'avais reçu...

— Adieu, Narcisse...

Ignace bouillait d'impatience. Toute son énergie vengeresse lui était revenue.

Il avait saisi son mince paquet.

— Ecoute, Ignace, écoute, lui dit Narcisse, qui regrettait déjà ses paroles. Sois prudent...

— Qui... oui... Je serai prudent.

— Embrasse-moi, mon vieux, et rappelle-toi que je suis toujours ton ami... Ne parle de moi à personne, mais s'il t'arrive un ennui, accours ici... Je ne veux partager mon pot avec personne... mais je n'oublie pas que nous avons trinqué ensemble...

Les deux amis s'étreignirent. Ignace ne sentit pas que le vieux marmiteux lui glissait quelque chose dans sa poche.

— Adieu, Narcisse.

— Chacun fait la cuisine qu'il peut, murmura le

philosophe-marmiteux, traduisant son émotion par son aphorisme favori.

Ignace descendait déjà l'escalier.

Le cuisinier reparut aussitôt dans Narcisse, et, penché sur les marches, il cria :

— Ah ! n'oublie pas que si tu mets de l'eau froide dans un pot-au-feu tu gâtes ton bouillon !...

C'était l'ultime recommandation du maître à l'élève.

Ignace était déjà en bas.

Avant de quitter la maison, au moment de franchir la voûte, il s'arrêta pour jeter un coup d'œil sur la rue.

Le marinier était encore en conversation avec le roulier. Leur causerie était animée, mais ils ne parlaient pas à haute voix.

A demi caché par l'angle de la muraille, Ignace les voyait discuter.

Le roulier avait une figure rubiconde et sournoise. Le marinier, couronné par la petite vérole, montrait un faciès hideux de féroce brutalité.

Ignace, mu par son espoir, s'attendait à se trouver en face de l'homme au nez de chien, le Marseillais découpeur de gardes-suisses.

« Tout le monde change de visage, pensait-il, mais pas à ce point-là. »

Il était déçu.

Mais la répulsive physionomie du marinier l'attira.

Narcisse lui avait dit : « Un des Marseillais du 10 août. »

Le vieux mouchard savait certainement à quoi s'en tenir.

Oui, certes !... il lui allongerait volontiers un fameux coup de pied, à cet ancien triomphateur.

Les deux hommes avaient achevé leur entretien. Ils semblaient sur le point de se séparer...

Mais non ! Après un instant d'hésitation, le roulier prit le bras du marinier et tous les deux ils se dirigèrent vers la rue Saint-Honoré.

Ignace quitta enfin la voûte et leur emboîta le pas.

Où allaient ces deux hommes ? Qui étaient-ils ?...

Peu importait à Ignace.

L'un d'eux était un des Marseillais du 10 août. Il le conduirait peut-être vers un autre compagnon, vers l'individu qu'il cherchait.

Les deux hommes traversèrent la place du Palais-Egalité, puis ils prirent la rue Fromenteau. Là, ils firent halte dans un cabaret.

Ignace attendit qu'ils eussent vidé leur verre...

Le marinier et le roulier reprirent leur chemin.

Le roulier bavardait, le marinier ne disait rien.

Ils arrivèrent sur le port Saint-Nicolas.

Le marinier allait-il trouver là sa barque ?

Ignace eut une seconde de crainte.

Non ! Bras dessus, bras dessous, ils suivirent le quai et franchirent le pont de la Réunion (ci-devant Royal). A bonne distance Ignace ne les lâchait pas d'une semelle. Ils arrivèrent sur le quai Voltaire (ci-devant quai des Théatins) et Ignace les vit tourner à gauche, traverser le quai et entrer dans un autre cabaret au coin de la rue de Beaune. Il fallait encore attendre ces fleffés buveurs.

Ignace se mit en faction sur le quai, près du pont, en apparence intéressé par le mouvement des bateaux sur le fleuve.

Il attendit longtemps.

Les deux hommes ne ressortaient pas.

Au bout d'un heure d'attente, il crut que les deux hommes avaient pu lui échapper et qu'ils avaient quitté le cabaret par une porte dérobée.

Il s'avança.

Le cabaret était une manière d'auberge-restaurant, avec sa grille, un treillis de cuivre et les pommes de pin au-dessus de la porte que dominait une enseigne :

« Aux enfants de Phocée. »

(A suivre.)

Les plus récents succès de nos alliés sur la Somme



CONVOI DE MUNITIONS ANGLAIS SUR LE FRONT DE LA SOMME



UN TOMMY BLESSE ET SON TROPHÉE

TROIS NÈGRES D'UN RÉGIMENT DES INDES

Nos alliés britanniques, comme nous-mêmes, viennent de supporter, sur le front de la Somme, de violentes attaques de l'ennemi, déclanchées à gros effectifs et qu'ils ont su repousser, de même que les poilus de France, en infligeant aux assaillants des pertes particulièrement sévères. Supérieurement servies par un ravitaillement de plus en plus nourri, les troupes, avec un entrain admirable, secondées par les éléments coloniaux qui se sont si bien adaptés à la guerre moderne, ont une fois de plus démontré aux Allemands que, désormais, toute tentative est vaine pour entamer un front dont la fermeté s'intensifie de jour en jour.

(Cliché Section photographique de l'armée).